

TRRRASHH !!!



N°2 JUIN 2013

Salut à toi lecteur/lectrice !

Après presque un an et demi de silence, je me décide enfin à sortir le second numéro de *Trrrashh !!!*. Pour quelqu'un qui comptait sortir un numéro tout les six mois, on peut dire que je me suis bien planté ! Faut dire aussi que s'il y en a qui naissent avec un poil dans la main, la mienne est velue façon Lon Chaney Jr... De plus, j'étais parti pour faire un dossier sur le Rape and Revenge, mais finalement le dernier *Chéribibi* est sorti... avec un dossier sur le Rape and Revenge ! Bon, l'article ne parlait que de ces films en version progressiste, en éliminant tout ceux qui sont ultra-patriarcaux, ce qui m'intéressait carrément d'analyser. Mais bref, j'ai laissé tomber l'idée de faire quelque chose qui a déjà été fait, en plus de manière impeccable. En tout cas, je vous recommande vivement ce numéro de *Chéribibi* (comme tous les autres de ce zine d'ailleurs).

Donc je me trouvais en quête d'un thème pour mon prochain numéro. Dans mon désespoir, j'errais en forêt les nuits de pleine lune en invoquant Astaroth, Belzébuth et Lucifer et en leur quémandant la lumière de leur inspiration. Le prince des ténèbres eut sans doute pitié de moi, et m'envoya en pleine tête le dvd collector de *The Wicker Man*. Ayé, j'avais mon sujet...

Voilà donc, plus d'un an après le premier numéro, le second opus de *Trrrashh !!!*, consacré cette fois au folk horror, un sous genre peu connu du cinéma d'horreur. Et pour cause, il est par définition très circonscrit dans le temps et l'espace : seule une poignée de films et de téléfilms tournés autour des années 70 en Angleterre appartient pleinement au genre. Mais comme je vous le montrerai, son influence a été grande dans le reste de l'horreur cinématographique.

Parmi les quelques nouveautés que vous trouverez dans ce numéro, entre autre une révision de la mise en page qui ne me convenait pas trop, pour la transformer vers quelque chose qui correspond plus à ce que j'avais en tête, mais aussi des rubriques plus variées sur la musique, les livres etc.

Sur ce, je vous souhaite une bonne lecture et HAIL SATAN !

Ben

Pour me contacter : trrrashh.wordpress.com ou bien trrrashh.le.zine@hotmail.fr



LE FOLK HORROR

Le folk horror, qu'est ce que c'est ?

Le folk horror, s'il est peu connu en tant que genre bien défini, reprend des figures devenues classiques du cinéma d'horreur : communauté villageoise superstitieuse, inquisiteurs vicieux, cérémonies sataniques, etc. Le nom même de folk horror vient en réalité du documentaire *A History of Horror* qui regroupe ensemble des films britanniques sortis à peu près à la même période. Ces films mettent en scène des histoires où des personnages étrangers à une communauté villageoise se retrouvent confrontés à la culture folklorique et païenne des campagnes, accompagnée bien souvent de la pratique de la sorcellerie (fantasmée ou non). Un peu comme le survival, le folk horror expose l'affrontement entre différentes classes sociales, généralement des citadins ou des aristocrates contre des villageois paysans soit superstitieux (s'il n'y a pas d'aspect surnaturel à l'intrigue) soit possédant un véritable pouvoir grâce à leur culte païen (si le film verse dans le fantastique).



Analyse du genre

Si le folk horror parle de sorcellerie, il en parle d'une manière spécifique. Le contexte rural est omniprésent et il y a une volonté de rattacher la pratique de la sorcellerie à des rites d'une religion païenne auxquels participe une communauté (souvent un village). Le folk horror n'est qu'une des manières possibles de traiter le sujet de la sorcellerie : ce numéro de *Terrashh !!!* n'a donc pas vocation à exposer l'ensemble de la représentation de la sorcellerie au cinéma (sujet trop vaste) mais juste une poignée de films anglais qui la mettent en scène d'une certaine manière.



Le folk horror, tel qu'il est né, est très lié à l'histoire du cinéma britannique. Il arrive juste après la vague de films gothiques de la Hammer, mais aussi de classiques de l'horreur *made in England* comme *Les Innocents* de Jack Clayton ou *La Maison du Diable* de Robert Wise. Il va petit à petit se détacher de ses références (notamment du film d'horreur gothique auquel il emprunte beaucoup dans le style à ses débuts) pour devenir autonome et constituer un genre de film d'horreur à part. Mais bien qu'il devienne un genre en soi, on peut remarquer l'influence du reste du cinéma mais aussi de l'évolution de la société dans ces films.

Les thématiques abordées sont très proches finalement de la contestation de 68. Dans certains films, comme *The Wicker Man* ou *Witchfinder General*, les personnages principaux sont des représentants de l'Etat, appartenant à ses fonctions répressives, et se montrent cruels, bigots, pervers... Il est donc très difficile au spectateur de s'identifier à eux. Mais pour autant, on ne s'identifie pas non plus à la communauté villageoise, vue comme fanatique ou malveillante. Impossible donc de choisir entre le flic bigot et le gourou illuminé de *The Wicker Man* ou de s'attacher aux personnages de Vincent Price dans *Witchfinder General* et *Cry of the Banshee*. Ces films reposent donc sur une ambiguïté morale et cassent l'image de l'affrontement entre le Bien et le Mal... L'autorité est contestée, qu'elle soit celle du policier, de l'inquisiteur, du prof, du notable local... Le flou est entretenu dans des films comme *Blood on Satan's Claw* jusqu'à ne plus savoir quel est le personnage principal de l'intrigue. On peut aussi apercevoir deux grands axes de lectures de la sorcellerie dans ces films : soit elle existe réelle-

ment et combat le christianisme (ce qui donne un petit côté New Age à la recherche d'une mystique), ou alors la sorcellerie est conçue comme une invention de l'Église et de l'autorité (comme dans *Witchfinder General* qui pour le coup est plus proche de la réalité historique).

Mais aussi, le folk horror suit les innovations de la diffusion des œuvres. Il répand ses influences maléfiques dans la population britannique par l'intermédiaire de la télévision. Des séries comme *Children of the Stones*, *The Owl Service*, *The Dark Secret of Harvest Home* ou des téléfilms comme *The Crowhaven Farm* ou *Casting the Ruines* suscitent l'intérêt du public, alors que les *Alfred Hitchcock Présente* ou *Le Prisonnier* entretiennent cette fascination plus globale pour l'étrange et l'inquiétant.

Enfin, ces films ne font que refléter un intérêt général de la population britannique pour la sorcellerie. En effet, l'Angleterre est l'un des premiers pays à explorer l'histoire de la chasse aux sorcières ou la sociologie de la pratique magique dans les campagnes actuelles. Des monuments comme le site de Stonehenge attirent les foules, et évidemment cet attrait pour le diable et ses serviteurs se retrouve dans le cinéma fantastique. Faut-il rappeler que pendant la production des films folk horror sortent sur les écrans *Rosemary's Baby*, *Satan mon Amour* et *L'Exorciste* ? Même le cinéma érotique s'y met à ce moment avec *High Priestess of Sexual Witchcraft* et *The Devil in Miss Jones* !



Histoire

Il est très difficile de faire une histoire du folk horror puisque le nom lui-même n'est apparu qu'en... 2010 avec le documentaire *A History of Horror* ! On peut alors légitimement se demander s'il constitue un genre en soi, puisque l'appellation est postérieure à cette vague de films. Était-on conscient à l'époque des importantes similitudes entre les différents scénarii ? Malheureusement, les sources sont très réduites pour pouvoir répondre à cette question et c'est vraiment un terrain inexploré que je défriche là, avec l'aide de quelques bons sites (en fait un seul) comme *Folk horror review*... Pour revenir à *A History of Horror*,



ce documentaire définit le folk horror à l'aide de trois principaux films : *The Wicker Man*, *Witchfinder General* (aka *Le Grand Inquisiteur*) et *Blood on Satan's Claw* (aka *La Nuit des Maléfices*). Toujours selon ce reportage, cette vague de films britanniques ont trait à la sorcellerie et se passent très souvent dans la lande anglaise isolée. Définition donc assez large du genre, qui m'a obligé à trancher moi-même en fonction de mes modestes connaissances en cinéma pour définir quels films appartenaient au genre folk horror ou non. Bref, j'en ai conclu

sûrement un peu arbitrairement que le premier film du genre est *The City of the Dead* de John Llewellyn Moxey. Pourquoi celui-là en premier ? Bah, comme je l'ai dit, c'est arbitraire : il date de 1960 et c'est dans la seconde moitié de cette décennie et dans la première de la suivante que seront réalisés les films britanniques traitant de la sorcellerie dans un milieu rural. Bon ok, mon choix est largement discutable, on pourrait très bien faire commencer l'histoire du genre à une autre date. Plus tôt avec *Night of the Demon* (1957) qui met déjà en scène des personnages face à un culte sataniste dans l'Angleterre contemporaine. Ou bien plus tard avec *The Witches* et *Eye of the Devil* (1966), dont la modernité des scénarii, voir de la mise en scène, s'amuse à perdre le spectateur dans ces intrigues sombres et diaboliques. Certes, mais bon, là on rentre dans des débats cinéphiliques à ne plus en finir...

Pourquoi est-il si difficile de classer les films folk horror ? Eh bien, contrairement à beaucoup de genres de films d'horreur comme le slasher, dont les ingrédients sont identiques d'une décennie à l'autre, le folk horror a énormément évolué en fonction des films qui ont eu du succès à l'époque. On peut découper grosso modo le folk horror en trois vagues. La première est très influencée par le film de Mario Bava *Le Masque*



du Démon et en reprend les ingrédients principaux, c'est-à-dire des histoires de malédictions familiales et des sorcières brûlées qui se réincarnent dans le présent (ainsi *The City of the Living Dead*, *Witchcraft*...). La seconde vague prend ses distances avec le film d'horreur gothique et affirme un genre très particulier, où le bien et le mal sont difficilement identifiables, où le spectateur ne peut prendre parti pour l'un ou l'autre des « camps » qui s'affrontent dans le film : ainsi *The Witches*, *Eye of the Devil*, *Blood on Satan's Claw*, *The Wicker Man*... Personnellement, c'est la vague de films que je préfère dans le folk horror. La troisième vague est constituée de films qui exploitent le concept de *Witchfinder General*, à savoir la figure de l'inquisiteur sadique qui torture des sorcières : ainsi les deux *Mark of the Devil*, *Le Trône de Feu* de Jesus Franco. Enfin, parfois pendant, parfois après la vague du folk horror britannique (qui s'étend on va dire du début dans années 60 au milieu des années 70), de nombreux films de différentes nationalités marquent une forte influence de ce genre : le tchèque *Witches' Hammer* en 1969, l'espagnol *Inquisition* de Paul Naschy en 1976, le mexicain *Alucarda* en 1978... Bien sûr, certains films rentrent mal dans ces catégories, se sont juste des tendances qui apparaissent à un moment donné suite au succès d'un film.

Éléments qu'on trouve régulièrement dans le folk horror :

- Un village reculé dont la population semble avoir d'étranges croyances
- Un personnage central qui lutte à la fois pour maintenir ses convictions et comprendre les rites du village
- Des chansons ou comptines incantatoires ou païennes
- Une jeune fille bizarre
- Des femmes dénudées
- Des corbeaux (symbole du passage de la vie au monde de la mort)
- Des sortes de poupées vaudous piquées avec des épingles
- Des processions semi religieuses avec des silhouettes encapuchonnées qui tiennent des flambeaux
- Des cérémonies satanistes ou païennes, en forêt ou dans une crypte cachée, souvent sacrificielles lors du final

LES PREMICES DU



Commençons donc par le début. La sorcellerie, avant les années 60, va avoir tendance à être représentée comme éloignée dans le temps et dans l'espace. Un des tous premiers films à l'évoquer dans l'histoire du cinéma est *Häxan, la Sorcellerie à travers les Ages* du Danois Benjamin Christensen. Avec les années, c'est devenu un petit film culte, qui a subi de nombreuses rééditions, dont la dernière sortie il y a quelques temps en DVD a été rallongée et colorisée. Franchement, je l'avais pas vu avant de faire ce zine et je dois dire que j'ai pas été déçu. Le film, tourné entre 1919 et 1921, raconte en sept petites scénettes l'histoire de la sorcellerie. Plutôt pas trop mal documenté pour l'époque, le réalisateur cite énormément ses sources historiques pour parler de son sujet, mais il laisse libre cours à son imagination pour dépeindre son propos. On assiste alors à un film plein de trouvailles, parfois drôle et un tantinet grivois (comme l'histoire de la sorcière qui fabrique un philtre d'amour qui excite au plus haut point la libido d'un prêtre), parfois franchement macabre et sombre (à l'image du chapitre sur la torture pendant l'inquisition qui est assez brutal pour l'époque). Certains plans avec la danse des démons durant le sabbat sont très graphiques et y a pas mal de petits trucages bien trouvés, comme dans ce passage onirique où des pièces d'argent se meuvent toute seules sur une table, possédées par le diable. Je connais pas trop la situation religieuse des années 20 en Suède (vous me direz : c'est sure, y'a autre chose à foutre de sa vie que connaître ces trucs-là !), mais le film est franchement anticlérical : les prêtres sont représentés comme des êtres cruels, menteurs et corrompus qui règlent leur problème avec la sexualité en condamnant de pauvres femmes. Bon après, le film est un petit peu long et part en sucette à la fin avec l'explication très freudienne que la sorcellerie est en fait une des manifestations de l'hystérie (qui ne concerne bien évidemment que la gente féminine).



Vingt ans plus tard, *Vaudou* (aussi connu sous le titre de *I Walked With a Zombie*) place son action dans les Caraïbes. S'il ne traite que de la sorcellerie vaudou (et de la thématique du zombie), j'ai trouvé néanmoins que le film possède une véritable aura mystique qui se retrouvera plus tard dans des films comme *Blood on Satan's Claw*. Le réalisateur Jacques Tourneur (inventeur de l'effet bus) offre ici un très bon long métrage ; pour ma part je le trouve meilleur que *La Féline* qu'il avait fait l'année d'avant. Plus abouti au niveau du travail de la bande sonore avec ces bruits de tam-tam éloi-

FOLK HORROR

Bien avant la venue du folk horror, le cinéma avait représenté la sorcellerie dès ses premiers pas, par exemple dans les courts métrages de Méliès. Voici une liste de films (fort incomplète) ayant traité et marqué la représentation de la sorcellerie à l'écran et qui ont plus ou moins directement inspiré le folk horror sur certains éléments. Evidemment, je ne vais pas parler de toutes les représentations de la sorcellerie à l'écran : j'ai choisis ceux qui en offrent une perspective dramatique et qui inspireront les futurs cinéastes britanniques.. J'ai volontairement écarté les comédies de sorcières – y'en a trop et ça me barbe de regarder ça...

gnés mais toujours menaçants, ce souffle de vent obsédant, ces étranges sons d'animaux nocturnes... Au niveau de la lumière aussi, très contrastée, jouant sur les zones d'ombres et de lumières. Contrairement à *La Féline* qui avait un peu un passage à vide avant le dénouement, là j'ai pas décroché de l'intrigue. L'atmosphère étouffante et lugubre m'a fasciné ; j'ai trouvé ça vraiment bien que pour une fois on fasse pas d'une île tropical un paradis pour les occidentaux. Le film est assez court et ne laisse aucun temps mort : on y suit une jeune infirmière qui va se retrouver confrontée à la magie vaudou mais aussi à ses propres croyances en la médecine occidentale. Y a beaucoup de scènes très marquantes, avec une ambiance oppressante : celle où deux femmes se dirigent vers le temple vaudou à travers des champs inquiétants, ou encore celle où



un simple guitariste devient menaçant au détour d'une chanson jouée en terrasse d'un bar... Bref, si vous l'avez pas vu, je vous le recommande vivement.

Toujours du même Jacques Tourneur, *Night of the Demon* (ou *Rendez-vous avec la Peur*), sorti en en 1957, fait se dérouler son histoire de l'autre côté de la Manche. En situant le lieu de son action en Angleterre et en faisant de la sorcellerie un usage contemporain, Tourneur pose dans ce film les bases de ce qui sera le folk horror. Il en résulte un film très intéressant, avec quelques petits écarts vraiment pénibles. Dès le début de l'intrigue, la caméra s'attarde sur les dolmens de Stonehenge tandis que le narrateur nous dévoile que le culte du diable et la sorcellerie n'ont jamais cessé d'exister jusqu'à nos jours. Puis, on suit le professeur O'Brien qui arrive paniqué

L'effet bus

La première utilisation à l'écran de cet effet se trouve dans *La Féline* (1942), lorsqu'un des personnages se retrouve dans la rue la nuit. Alors qu'elle pense être suivie, elle n'arrête pas de se retourner pour regarder par-dessus son épaule mais on ne voit rien. Soudain, un bus entre dans le champ de la caméra avec un crissement de frein, ce qui fait sursauter le spectateur.

né ; j'ai trouvé ça vraiment bien que pour une fois on fasse pas d'une île tropical un paradis pour les occidentaux. Le film est assez court et ne laisse aucun temps mort : on y suit une jeune infirmière qui va se retrouver confrontée à la magie vaudou mais aussi à ses propres croyances en la médecine occidentale. Y a beaucoup de scènes très marquantes, avec une ambiance oppressante : celle où deux femmes se dirigent vers le temple vaudou à travers des champs inquiétants, ou encore celle où



dans la demeure d'un dénommé Karswell. La barbichette pointue dudit Karswell ne trompe pas le spectateur : c'est un adorateur de Satan. Après avoir été rassuré sur une affaire mystérieuse, O'Brien repart mais ne tarde pas à se faire tuer par un immense démon qui surgit de nulle part. Le lendemain, le docteur Holden, qui devait rejoindre O'Brien pour une conférence visant à démonter la superstition dans les pratiques ésotériques, arrive en Angleterre. Apprenant la mort de son collègue, il fait son en-

quête qui le mène vers Karswell. Il va peu à peu comprendre qu'il a été maudit et que sa mort arrivera dans les trois prochains jours... Tout comme *Vaudou, Night of the Demon* met un personnage scientifique face à ses croyances. Le film aurait pu être remarquable s'il avait laissé le doute au spectateur quant à la présence ou non du surnaturel dans l'intrigue. Malheureusement, le producteur a fait le forcing pour caler au début et à la fin du film des plans avec un énorme démon



(qu'il a fait tourner sans la présence du réalisateur !). Ça se sent surtout lors du final, lorsque Holden déclare que « mieux vaut ne pas savoir » si un des personnages a été tué par un démon ou non... Mis à part ça, le reste est d'un très bon niveau. La tension augmente petit à petit et culmine dans quelques scènes vraiment tendues, comme celle où Holden s'introduit de nuit chez Karwell : j'ai même sursauté ! Bon, par contre, le combat contre la panthère/peluche fait un peu retomber la tension à ce moment. À noter, le scénario est tiré d'un ouvrage intitulé *Casting the Runes*, qui donnera lieu à une réadaptation télé en 1979 à la fin de la période du folk horror.

Autre avatar maléfique de l'époque, *The Undead*, aussi sorti en 1957. Pour ceux qui viennent de croire qu'ils ont déniché dans mon fanzine la perle rare, un vieux film d'horreur inconnu et formidable, je préciserai que c'est un film de Roger Corman... Je développe pour ceux qui n'en ont jamais vu. En résumé, une prostituée de nos jours est amenée à un puissant psychologue par un de ses anciens élèves. L'élève, un peu retard et jouant aussi très mal, a quand même étudié avec les chamans du désert de Casa et avec les prêtres du Népal au Tibet (visiblement, la géographie, c'est pas son truc à Corman). Le psychologue accepte un peu sous la contrainte d'hypnotiser cette jeune femme – dont l'actrice a visiblement été sélectionnée sur ses mensurations – et



la renvoie dans une vie antérieure. La demoiselle se retrouve donc en France au Moyen Âge sous le règne du roi Marc, pendant la chasse aux sorcières. Les historiens l'auront compris : Corman a du dormir pas mal de fois pendant les cours de géographie mais aussi d'histoire. Parce qu'entre le règne du (mythique) roi Marc et la chasse aux sorcières il s'écoule pas moins d'un millénaire. Si seulement les erreurs du film pouvaient s'arrêter là... Mais non ! En bref, y a des casques de chevalier plus en aluminium qu'en fer, une sorcière qui de façon très originale a un nez crochu, un menton pointu et ricane

tout le temps, des murs de prison qui s'effondreraient si l'actrice osait donner un coup de pied dans du carton pâte, une baston des plus molles que le cinéma ait jamais connu, des chauve-souris qui volent grâce à des bouts de ficelles... Quant à nos amis lecteurs fans de *Retour vers le futur*, ils auront de quoi se régaler : ils apprendront qu'on peut voyager avec un ami dans le passé juste à l'aide d'un cardiographe, exulteront devant des complexes spatio-temporels à rendre dingos Doc et Marty, jouiront d'une scène annonciatrice de *Terminator* où un des personnages, arrivant dans le passé, se retrouve nu comme un vers et doit taxer par la force des habits moyenâgeux en matières synthétiques... Mais quid de l'aspect sorcellerie ? Bah on a droit à un sabbat avec danse-des-mortes-vivantes-mais-on-sait-pas-trop-pourquoi, à un diable au rire légèrement forcé et au trident en plastique un peu démesuré, à des sorciers qui se transforment en chats au milieu d'étincelles qui font très cerges magiques... Bref, rien n'annonce la vague de bons films à venir sur la sorcellerie !

Encore et toujours en 1957 mais largement meilleur que *The Undead*, sort sur les écrans *Les Sorcières de Salem* de Raymond Rouleau. Bien avant *Witchfinder General*, le succès des *Sorcières de Salem* marque l'intérêt du public pour les histoires de chasses aux sorcières manipulées par des juges véreux. Le film se tient éloigné du cinéma de genre, il aborde l'histoire de la chasse aux sorcières de ce fameux épisode de 1692 sous l'angle du drame social. Inspiré de l'œuvre d'Arthur Miller du même nom, la pièce a été réécrite pour son adaptation cinématographique par Jean-Paul Sartre. L'œuvre du philosophe français se retrouve vraiment dans le film : dilemme moral proche de sa philosophie existentialiste, question de l'injustice sociale clairement posée... Il est d'ailleurs très intéressant de comparer cette version avec celle de 1996, sorti en France sous le titre de *La Chasse aux sorcières* avec Daniel Day-Lewis et Winona Ryder. Si les deux films sont de bonne qualité, malgré l'aspect



très film TV de la version de 1996, le traitement de la pièce de Miller n'est pas tout à fait la même. L'adaptation de 1957 insiste beaucoup sur l'aspect lutte de classes, avec ses pasteurs qui ne souhaitent que « casser les réins des meneurs de la foule » de Salem et son final où la population se venge de ses bourreaux. Aussi, le personnage principal interprété par Yves Montand exprime clairement sa répugnance envers les pasteurs qui ne parlent et ne s'occupent que des affaires de riches. À l'inverse, la version américaine met surtout en avant les aspects psychologiques individuels de l'intrigue (querelles amoureuses, question de l'honneur), certes qui n'étaient pas oubliés dans la version de 1957 mais qui prennent désormais toute la place dans l'explication du phénomène de la chasse aux sorcières à Salem. L'aspect antireligieux est beaucoup plus prononcé dans l'adaptation de Rouleau, par ces scènes où la religion est dépeinte comme répressive par l'intermédiaire du personnage de Simone Signoret. Pour le coup, la version plus récente est peut être plus subtile à ce niveau, interprétant moins la religion comme un ensemble de superstitions auquel personne ne semble croire, que comme bagage culturel que certains personnages essaient d'utiliser ou de manipuler, parfois à leur dépend.

Enfin, en 1960 sort *Le Masque du démon* de Mario Bava. Je vais essayer de pas trop m'étendre sur le film car il a déjà été étudié sous tous les angles, mais comme je suis un gros fan de Bava (*Les Trois Visages de la peur* est un de mes films d'horreur préférés), je vais pas m'empêcher d'en parler un peu. Ce classique du cinéma d'horreur traite résolument la sorcellerie en la mélangeant avec l'univers gothique, très en vogue à l'époque après le succès des films de la Hammer (*Le Chien des Baskerville* version 1959, etc.). L'histoire (une sorcière qui ressuscite pour se venger de la famille qui l'a condamnée) sera beaucoup reprise par le folk horror à ses débuts. Si le film de Bava est aussi marquant, c'est entre autre par l'atmosphère lugubre que dégage le noir et blanc et la lumière du film, et aussi par un degré de sadicité élevé (la scène proprement dite du masque du démon est assez barbare). La magnifique Barbara Steele joue très bien dans ses deux rôles (elle est à la fois la sorcière et la jeune femme descendante de la famille maudite). Bref, c'est un classique qu'il faut absolument avoir vu.



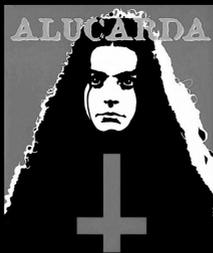
Tous ces films, et quelques autres, sont bien là en toile de fond lorsque émerge le début du folk horror en 1960 avec le film *La Cité des Morts*.

CHRONIQUES

Nous y voilà : les films appartenant au genre folk horror proprement dit ! Ci-dessous sont chroniqués une vingtaine de films, britanniques pour la plupart, sortis entre 1960 et 1978 et qui constituent le noyau dur du genre. J'ai essayé d'être le plus possible exhaustif, mais il manque quelques chroniques, principalement de séries télévisées ou de téléfilms que je n'ai pas réussi à me procurer.

Alucarda :

Ralala quelle claque ce film ! Ça fait six mois que je l'ai vu et depuis je l'ai regardé trois fois, il est vraiment terrible ! Du sur-mesure pour moi ! Petite production, bon casting, beaux décors, très graphique, une ambiance satanique à souhait... Le (sud du) paradis quoi ! Le film raconte l'histoire de Justine, jeune fille qui se retrouve dans un orphelinat tenu par des bonnes sœurs au look assez spécial. En effet, leur corps sont enroulés dans des bandelettes ensanglantées suite aux meurtrissures qu'elles s'infligent pour expier leur péchés. Miam ! ça commence bien ! Bref, notre orpheline rencontre sa voisine de chambre, Alucarda. Les deux gamines ne vont pas tarder à nouer une relation très forte, quasiment amoureuse dans ce lieu où l'austérité sexuelle est de mise. Mais lors d'une ballade en forêt, elles rencontrent un étrange gitan qui leur donne une dague. Un peu plus tard, elles découvrent une crypte abandonnée dans ce même bois et Alucarda décide de



faire un pacte avec son amie pour rester ensemble même dans l'au-delà. Malheureusement, cette inconsciente va ouvrir la tombe d'une possédée (en l'occurrence sa mère morte en couche) et va à son tour tomber sous le joug d'une force maléfique. Et là, tout fan de film d'horreur en prend plein les mirettes jusqu'à la fin. La première séquence de possession/cérémonie satanique est juste HA-LLU-CI-NANTE ! Elle repose en grande partie sur les épaules des actrices, toutes très convaincantes, surtout l'actrice Tina Romero (aucun lien avec George) qui donne une dimension magique/maléfique (selon les moments) au personnage d'Alucarda. Les scènes sont très graphiques, ce qui les rend d'autant plus impressionnantes. Les décors aussi sont intéressants, comme cette chapelle dont une des parois est truffée de statues du christ emprisonnées dans la terre du mur (impossible de ne pas penser à *La Montagne Sacrée* de Jodoroswky). Juste magnifique... Aussi, *Alucarda* va plutôt loin dans les domaines sensibles du cinéma à cette époque. Le sang coule à flot (avec un petit clin d'œil à *Carrie au Bal du Diable* sorti deux ans avant), et certains passages sont même assez brutaux. La nudité est omniprésente et il y a des scènes de sexe relativement

poussées pour un film non érotique, par exemple cette orgie satanique où les chaires s'entremêlent sous l'œil du démon. Mais au delà de ces aspects purement visuels, le film à un véritable message antireligieux et antiautoritaire. Le prêtre est le seul homme à dominer ce groupe de femmes et d'orphelins, d'une façon cruelle et intransigeante, notamment au cours des séances d'expiation des péchés ou de recherche de la marque du diable qui amènent à des drames humains. Cependant, si ce prêtre incarne la bêtise fanatique et l'autoritarisme patriarcal le plus dur, toutes les bonnes sœurs ne sont pas dépeintes comme de mauvaises personnes, mais comme des femmes sensibles victimes de la superstition de leur époque, mais victimes consentantes. C'est peut être ça le malheur de *Alucarda*, l'histoire de la passion de deux jeunes filles qui tourne court à cause des croyances de leur temps...

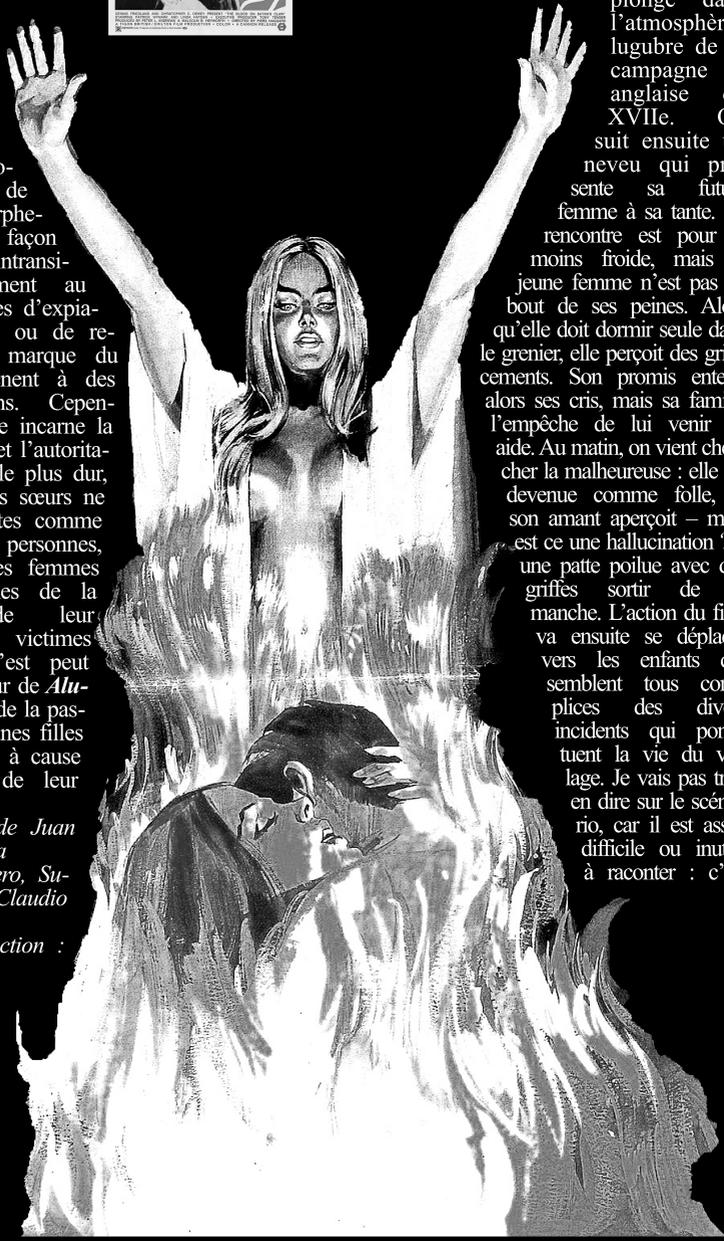
Film mexicain de Juan López Moctezuma
Avec Tina Romero, Susana Kamini, Claudio Brook
Année de production : 1978



Blood on Satan's Claw :

Une charrue avance dans la lande, labourant le sol boueux. Le jeune homme laborieux voit son attention attirée par un attroupement d'oiseaux. Il découvre alors les restes d'un visage difforme, dont l'œil maléfique semble le fixer. Le titre du film apparaît alors sur l'écran, devant un corbeau d'un noir de jais. En à peine deux minutes, l'ambiance est installée. Nous voilà

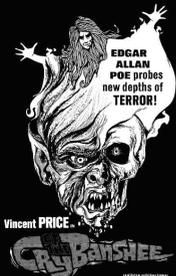
plongé dans l'atmosphère lugubre de la campagne anglaise du XVIIe. On suit ensuite un neveu qui présente sa future femme à sa tante. La rencontre est pour le moins froide, mais la jeune femme n'est pas au bout de ses peines. Alors qu'elle doit dormir seule dans le grenier, elle perçoit des grincements. Son promis entend alors ses cris, mais sa famille l'empêche de lui venir en aide. Au matin, on vient chercher la malheureuse : elle est devenue comme folle, et son amant aperçoit — mais est ce une hallucination ? — une patte poilue avec des griffes sortir de sa manche. L'action du film va ensuite se déplacer vers les enfants qui semblent tous complices des divers incidents qui ponctuent la vie du village. Je vais pas trop en dire sur le scénario, car il est assez difficile ou inutile à raconter : c'est



l'ambiance qui fait tout le film. Tous les ingrédients du folk horror y sont concentrés : les corbeaux, les « marques du diable » (des touffes de poils sur le corps des enfants indiquant qu'ils ont vendus leur âme), les rites sacrificiels et dénudés... L'actrice Linda Hayden, qui joue Angel (qui porte très mal son nom), la chef de ces diaboliques enfants, est envoûtante à souhait, il y a qu'à voir cette scène où elle trouble son maître d'école en se déshabillant sans aucune pudeur devant lui. Ces gamins sournois me font vraiment flipper, c'est *Le Village des Damnés* version féodale ! Quelques moments sont assez terrifiants, comme ceux qui se déroulent dans le grenier où une mystérieuse présence rode... Ou encore cette scène de cérémonie païenne qui se termine par le viol collectif et le sacrifice d'une des jeunes filles. Par contre, là où la tension du film baisse est qu'il n'y ait pas réellement de personnage central, donc j'ai pas vraiment eu d'empathie pour les protagonistes. Mais finalement, ça contribue aussi à l'aspect mystérieux de *Blood on Satan's Claw*. Aussi, la bande originale signée Marc Wilkinson vaut vraiment le détour. Un classique.

*Film britannique de Piers Haggard
Avec Patrick Wymark, Linda Hayden,
Barry Andrews...
Année de production : 1970*

Cry of the Banshee :



Aussi connu sous le titre *Les Crocs de Satan*, ce film met en scène Vincent Price dans un rôle quasiment similaire à celui de Matthew Hopkins dans *Witchfinder General*. Il y interprète un seigneur cruel qui décide d'éliminer toutes les sorcières et sorciers de son domaine. Malheureusement pour lui, la chef des sorcières, qui n'a pas été capturée, complotte afin de lui nuire. Elle ensorcelle alors tour à tour plusieurs membres de sa famille. Le film com-



porte quelques longueurs, en partie parce que le scénario n'est pas assez touffu, et aussi il lui manque un petit quelque chose, mais il se regarde bien. Peu d'effroi tout de même, mis à part vite fait la scène où le fils du personnage incarné par Vincent Price (plus grandiloquent et moins froid que dans le film de Michael Reeves) entend la présence du Banshee (qu'on croit alors être une sorte de loup) ou la toute fin du film lorsqu'on devine une présence maléfique roder dans le château... Dans l'ensemble très classique dans sa forme et dans son fond (la petite citation de Edgar Allan Poe au début du film, le retournement final, l'opposition paysans impressionnables/seigneurs sadiques), il se démarque parfois par quelques pointes d'originalité : au niveau de la mise en scène, avec une caméra à l'épaule lors du premier meurtre de la créature, puis lors de la possession de la belle mère (scène où il est fait le choix judicieux de ne pas mettre de musique, ce qui rajoute au côté surréaliste de l'action). Le générique de début est aussi très marquant visuellement, il m'a pas mal rappelé les séquences animées de *Sacré Graal* des Monty Python. Une source d'inspiration pour ce film, qui avait une séquence de procès public de sorcellerie à mourir de rire ? Même plus, car le créateur du générique n'est autre que... Terry Gilliam himself !
*Film britannique de Gordon Hessler
Avec Vincent Price, Hilary Heath, Carl Rigg...
Année de production : 1970*



**Curse
of the
Crimson
Altar :**

Un film réunissant Boris Karloff, Barbara Steele et Christopher Lee, qui n'en a pas rêvé ? Là, j'en vois certains

saliver d'avance. Le problème, c'est qu'avec

Curse of the Crimson Altar, le rêve s'arrête au casting. Enfin, je devrais préciser à ces trois comédiens là, parce que le reste est pas brillant. Surtout cet acteur principal qui est un faux sosie de George Lazenby ;

et je vous rassure, il joue aussi mal que lui. J'ai pas trop envie de me faire chier à écrire l'histoire donc on va y aller par entrées thématiques.

Premièrement, les costumes, qu'on résumera par « AH AH AH ». Faut voir Barbara Steele peinte en verte avec des petites cornes et ses plumes qui sortent de la tête. Mais le chef costumier, visiblement payé par une maison de production concurrente pour ridiculiser le film, ne s'en est pas arrêté là : on a une sorte de gardien/sorcier très cuir qui pourrait danser sur « Homosexualis discothecus », un

Christopher Lee qui se ridiculise avec ses pastiches de moustaches et ses grosses lunettes... Deuxièmement la musique hyper appuyée. Extrait : « Et vous collectionnez quoi ? » (sourire maléfique de Karloff) « Les instruments de torture ! » TATATAAA !! Enfin, l'incohérence du scénario et des dialogues impossibles à résumer puisqu'on y mixe des fêtes très 60's où montrer un soutien gorge c'était méga osé, des scènes d'amourette avec la nièce de Lee qui peut pas vraiment être qualifiée de farouche, un héros qui manque de se faire tuer plusieurs fois mais semble dans l'incapacité totale d'éprouver du ressentiment pour ses assassins

qu'il pardonne... Pour être honnête, je suis pas allé au bout. Autre chose à foutre...

Film britannique de Vernon Sewell

Avec Mark Eden, Boris Karloff, Christopher Lee, Barbara Steele...

Année de production : 1968



Devils of Darkness :

Bon, ça commence avec une voix off qui présente la tombe que l'on voit à l'écran, celle d'un type condamné en 1588 pour sorcellerie, puis un mec

sort des bois avec une chandelle, la pose sur la tombe et se casse. La tombe, elle, s'effondre. Ensuite y'a des gitans qui dansent dans la forêt, dont un couple qui a l'air de bien s'entendre, donc ce qui semble le père de la fille veut les unir par le sang mais là, une chauve souris en papier mâché qui est sortie de la tombe vole au dessus de la fille, mais pas genre elle l'a frôle, nan, elle vole à plusieurs mètres au dessus d'elle mais la fille s'effondre sur le sol et le plan d'après on l'enterre. Et alors à ce moment, y'a une grande bourrasque de vent qui fait s'étrangler le croque mort avec son écharpe, puis une main ouvre le cercueil, demande à la femme de se relever avec un accent français à couper au couteau, lui présente un talisman en or en forme de chauve souris, et on découvre un type genre aristocrate qui lui déclare qu'ils sont désormais mari et femme jusqu'à la fin des temps. Puis on suit un frère et sa sœur anglais qui se loge en France dans un hôtel, mais aussi des types qui font de la spéléologie dont l'un en mourra en



découvrant une grotte avec des cercueils dont les occupants sont vivants. Ah oui, il est aussi question de procession religieuse pour les morts ce jour là. Bon voilà, je vous ai résumé le premier quart d'heure du film. Inutile d'aller plus loin : vous l'aurez compris, le scénario est carrément foutraque, ça part dans tout les sens sans qu'on pige pourquoi. Grosso merdo, il est question de sacrifice à Satan (si, si, je vous jure !), de bouquins de bibliothèque qu'on retrouve plus, d'aller retour en France et en Angleterre, de tableaux qui saignent, de soirées 70's, de filles qui veulent pas se lever pour aller répondre au téléphone, de Compte Sinistre, de gitans qui sont surement fan de métal vu les signes de la main qu'ils font, de croix qui brûlent et de scientifiques qui se font agresser par des singes et des serpents. Autres précisions : l'acteur principal joue très mal et l'actrice Tracy Reed est très jolie. Ca vous a pas donné envie de voir le film ? C'était pas le but...

Film britannique de Lance Comfort Avec William Sylvester, Carole Gray, Tracy Reed...

Année de production : 1965

Eye of the Devil :



Ce matin en me réveillant, je me rends compte que j'ai pas cours. Fait chier, il est 8h du mat' et j'ai rien prévu. Bon, tranquillement, je erre de livres en livres dans ma bibliothèque, mais j'arrive pas à me concentrer plus de deux lignes. Finalement, l'éternelle solution du cinéophile : je me vautre devant mon ordi, et zou ! je m'envoie un film. Sauf qu'avec *Eye of the Devil*, je

pensais juste faire passer le temps. Erreur : le film est tellement ésotérique, magique, tiré d'une autre dimension qu'au moment où j'écris ces lignes, il est toujours 8h du mat'. Bref, le temps s'est contracté, j'étais hors du monde jusqu'au dernier plan. Parce que *Eye of the Devil* est un putain de bon film ! Très proche de *The Wicker Man* qu'il annonce vraiment, il fait partie des meilleurs œuvres de la vague du folk horror britannique. Par quoi commencer ? Bah tiens, par le début pardi ! D'emblée, on part dans un autre monde. Un montage à faire une crise d'épilepsie qui reprend différents plans du reste du métrage défile sous nos yeux. Puis direct on arrive dans un



salon mondain où une harpe joue sans cesse, envoûtante, obsédante, ayant plus d'importance que les bavardages qu'on n'entend pas. La mise en scène est ultra moderne, à croire que la Nouvelle Vague s'est invitée au Royaume Uni ! Des mouvements de caméra sublimes balayent les personnages de cette intrigue, leur donnant des aspects mystérieux, ténébreux. J. Lee Thompson (*Les Nerfs à Vif*) excelle dans la maîtrise et la recherche de sa réalisation. L'histoire ? Assez commune en somme : la femme d'un aristocrate le rejoint dans son château en France et tombe sur un culte païen auquel semble participer son mari et ses proches. Mais le traitement est bien inhabituel par rapport à ses petits camarades du cinéma bis : si on sait dès le début que des silhouettes encapuchonnées, dont probablement le mari, sillonnent le château, tout le reste du film va contribuer à rendre compte de la



lente descente au enfer de cette femme qui se bat désespérément pour faire éclater la vérité. Et pour une fois, quand la vérité s'offre à elle, elle ne rendra que le tableau plus noir. La mise en scène rend parfaitement compte de l'atmosphère irréelle qui imprègne les murs de ce château. C'est ça aussi, le vrai cinéma fantastique, celui où la caméra n'est pas là comme simple témoin du surnaturel, mais se retrouve elle-même contaminée par l'étrange, l'obscur, l'indiscible. On erre dans ce cauchemar sans plus trop savoir parfois où est le rêve, où est le délire dans ce dédale de couloirs qui rappellent fortement les films gothiques de la Hammer. Genre que *Eye of the Devil* semble avoir bien digéré, mais s'en éloigne par sa modernité. L'interprétation des personnages est aussi excellente : on retrouve James Tolkan... euh, Donald Pleasance pardon (bordel, je les confonds tout le temps ces deux là !), David Niven (James Bond dans le premier *Casino Royale*) et surtout la magnifique Sharon Tate. Un de ses premiers films (c'est d'ailleurs grâce au producteur de *Eye of the Devil* qu'elle tournera l'année d'après *Le Bal des Vampires* qui lui fera rencontrer Roman Polanski) où, toute serrée dans ses vêtements noirs, elle est aussi magnifique que diabolique... Bon, rien que pour elle, je le note sur ma liste de films à revoir.

Film britannique de J. Lee Thompson

Avec Deborah Kerr, David Niven, Sharon Tate...

Année de production : 1966



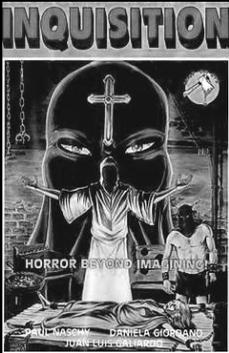
En dehors du cinéma, c'est par le canal privilégié de la télévision anglaise que le public a pu se familiariser avec l'atmosphère du folk horror. N'ayant pas trop eu le temps d'en regarder plus et n'aimant pas trop les séries télévisées, je n'ai visionné que deux classiques de la petite lucarne de cette époque.

Toute d'abord, la série *Children of the Stones*, assez courte et qui se regarde très bien. A l'origine prévue pour un public jeune, on peut néanmoins constater que sa réception fut sans doute plus large étant donné la complexité de l'intrigue (l'explication finale des événements est à donner des maux de tête). Ça raconte l'histoire d'un astrophysicien débarquant dans un petit village pour une courte durée, ceci afin d'étudier le champ magnétique dégagé par plusieurs mégalithes encerclant le village. Il est accompagné de son jeune fils, Matthew, qui ne tarde pas à remarquer que ses camarades de classe et leur parents se divisent en deux camps : les « happy ones » (car toujours heureux, naïfs, sans jugement critique) et les autres. Le scénario rap-

pelle par certains côtés *L'Invasion des Profanateurs de Sépultures*. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il m'a semblé assez effrayant pour une série pour enfants : j'ai sursauté au bout de même pas trois minutes ! La musique aussi est impressionnante, avec des espèces de mélanges de voix lugubres un peu à la Goblin dans *Suspiria*. Même si ça reste destiné aux mêmes avant tout, et aussi que le côté série « d'horreur » fait chier (genre 20 plans par épisode au minimum sur le tableau flippant au centre de l'intrigue), mais encore le dénouement final grotesque mêlant mondes parallèles avec l'astrophysique et une histoire de trou noir, c'est vraiment pas mal du tout comme série, moi qui déteste en regarder (bon ok, elle dure à peine 3h en tout).

A l'inverse, *Crowhaven Farm* est un téléfilm assez décevant. Je me demande pourquoi il est un peu resté à la postérité parce qu'il y a pas grand-chose à en retenir : personnages peu attachants, histoire de réincarnation de sorcière expédiée beaucoup trop rapidement... Bref, à oublier.

Inquisition :



Ah ! je savais bien que j'allais trouver un jour d'où venaient les samples du groupe Inquisition ! Il vient du film... *Inquisition*... Là, je me sens un peu stupide quand même de ne pas y avoir pensé plus tôt... En tout cas, c'est un

chouette film. Il est réalisé par Paul Naschy, le célèbre interprète du loup garou dans le film *Les Vampires de Mr. Dracula* et toutes ses suites. Donc Naschy est à la fois derrière mais aussi devant la caméra, puisqu'il interprète un des rôles principaux, celui de Bernard de Fossey, inquisiteur envoyé de Paris dans le village de Perignac pour exterminer les éventuels suppôts de Satan. On est immédiatement plongé dans une époque où la mort et la pourriture sont omniprésentes, en témoignent les corps de lépreux balancés à la va-vite dans une fosse commune. Mais, éloignée de tout cela, une jeune villageoise du nom de Catherine est follement amoureuse de Jean, avec qui elle compte bien se marier. Les deux amants se séparent un temps... du moins, c'est ce qu'ils pensent. Car le pauvre Jean se fait trucider sur le chemin de Toulouse, refoulant sa jolie fiancée dans les affres du désespoir. Toutefois, une amie de Catherine lui propose de l'aider à retrouver l'identité du tueur, en échange que celle-ci devienne une adoratrice du démon. Pendant ce temps, de Fossey poursuit son investigation... *Inquisition* est très intéressant dans son approche de la sorcellerie, il est assez difficile de trancher sur le caractère surnaturel ou non des événements (pour moi, il s'agit plutôt de visions mystiques causées par des drogues ou dans des rêveries). On est bien loin du traitement d'un *Mark of the Devil*, où la subtilité était prohibée. Au contraire ici, le film tâtonne, un coup on verse

presque dans le film historique, puis on enchaîne avec quelques plans sanglants sans toutefois en faire assez pour qu'on le considère comme un film « gore », ensuite il y a une cérémonie de sabbat avec Lucifer mais on n'est pas sur qu'elle se produise vraiment ailleurs que dans la tête de Catherine... Mais le fait que *Inquisition* soit difficilement classable n'enlève en rien à sa qualité, au contraire, l'histoire y gagne en profondeur. Les péripéties s'enchaînent bien, le tout se regarde avec plaisir. Un bon film.

Film espagnol de Paul Naschy
Avec Paul Naschy, Daniela Giordano, Monica Randall...

Année de production : 1976

Les Vierges de Satan :



Petit classique du genre, *Les Vierges de Satan* à malgré tout un peu vieilli. Pas qu'il soit foncièrement mauvais, mais je pense qu'il devait déjà un peu paraître vieux jeu à l'époque face à des films comme *Eye of the Devil*. On va dire que c'est une intrigue assez classique (des personnages face à une secte sataniste, le combat du Bien contre le Mal...) produit par la Hammer et avec Christopher Lee. Rien de bien neuf sous le soleil quoi... Bon, je crois aussi que j'étais pas trop dans le mood pour le regarder ce qui fait que je me suis un peu ennuyé, même si y'a des scènes assez sympathiques comme le sabbat (même si le bouc diabolique est un peu ridicule) ou encore celle où les personnages attendent toute la nuit au milieu d'un cercle magique de protection. Après, la fin est un peu trop naïve et y'a pas vraiment de surprises dans le scénario. Bon ok, je sais ça donne pas trop

envie de le voir mais il est quand même bien, rien que pour les performances de Christopher Lee et de Charles Gray en gourou sataniste, il vaut le coup d'œil.

De Terence Fisher

Avec Christopher Lee, Charles Gray, Nike Arrighi...

Année de production : 1968

Mark of the Devil :



Il m'arrive d'avoir des craquages cinématographiques. De regarder de mauvaises péloches et d'y gagner un lavage de cerveau complet,

comme une bonne semaine de vacances. Normalement, ces films ont pour titre *Lolita malgré moi* ou *30 ans sinon rien* (je vous avais bien dit que ça lavait le cerveau !). Mais avec *Mark of the Devil* (dont le titre allemand se traduit par « les sorcières sont torturées à mort », ce qui montre le niveau), j'ai pu ressentir ce même plaisir coupable de regarder un film moisi tout en appréciant le visionnage. Dès les cinq premières minutes, on est averti du contenu : on a droit à des viols de nonnes, une main tranchée et deux femmes qui crament sur le bûcher. Chouette ! moi qui faisais une overdose de Hitchcock et de Polanski, je vais pouvoir mater une daube ce matin ! L'histoire du film reprend plus ou moins celle de *Witchfinder General*, mais avec un côté beaucoup plus bas du front. On y retrouve l'incontournable Udo Kier (mais bon sang, il a tourné dans com-



bien de films ce type ?) qui, entre deux poses romantiques au bord d'une rivière, interprète le rôle du secrétaire d'un juge chasseur de sorcières. Evidemment, le juge et les bourreaux (dont Reggie Nalder, le tueur patibulaire de *L'Homme qui en savait trop*) sont particulièrement sadiques et pervers... Ça tombe bien, ils débarquent dans un village où visiblement les femmes doivent faire du 95 C pour avoir le droit de vivre sur place. Nos méchants-pas-beaux vont donc pendant une heure et demie torturer, battre, fouetter et exécuter des fausses sorcières vraiment jolies. Les prémisses du torture porn en somme... Côté réalisme, on repassera : certaines tortures pratiquées date seulement du Viet Nam, les instruments d'ailleurs sont parfois mal utilisés, et les sorcières ressortent toujours bien coiffées des scènes de démembrement ou d'arrachage de langue. Mais la colère gronde dans la population villageoise, qui attaque bientôt le château aux mille supplices et ses occupants. Bref, c'est pas fin pour un sou. A voir si vous aimez les bandes originales qui mixent la musique de *Cannibal Holocaust* et Luis Bacalov...

Film allemand de Michael Armstrong
Avec Udo Kier, Herbert Lom, Olivera Katarina...

Année de production : 1970

Mark of the Devil II :

Trois ans après *Mark of the Devil* sort sa suite, intitulée en allemand *Hexen geschändet und zu Tode gequält*, littéralement « les sorcières sont violées et torturées à mort ». Vous remarquerez la subtilité du titre par rapport l'original : on aura donc ici plus de viols que dans le premier. Mouais, moi ça m'emballerait pas trop... On va dire que j'ai jamais été trop fan des trucs type *Elsa, la Tigresse du Goulag*, je trouve ça débile. Et en plus malsain, parce que



ce second opus se focalise strictement sur les scènes de tortures et de viols et ce d'une manière très complaisante. Je sais, ça fait bizarre de la part d'un fan d'horreur de reprocher à un film de montrer de la barbaque charcutée, mais personnellement je désapprouve les oeuvres dont le seul but est de faire jouir le spectateur en lui montrant des trucs glauques ou cradingues... Suivez mon regard... J'aime pas du tout la vague de torture porn qu'il y a eu il y a quelques années, ni les films qui recherchent à aller toujours plus loin dans le macabre comme *Aftermath* ou plus récemment *Snuff 102*. Même *Cannibal Holocaust* je trouve ça nul avec cette pseudo réflexion sur le rôle des images (et aussi le fait qu'ils ont tué une tortue pour le faire)... Bref, si le premier opus se regardait sans franc déplaisir, celui là par contre m'a fait vraiment chier. C'est du grand n'importe quoi, il y a des séquences SM de nonnes chauves, des sorcières qui font des étincelles, de la musique expérimentale... La palme revient à deux scènes : une qui dure des plombes où un bourreau viole une bonne sœur avec la caméra qui fait des mouvements de vas et viens nauséeux tandis que le type bave abondamment, et celle où pour bien nous faire comprendre la joie familiale d'une des accusées, on la fait jouer au lit avec son mari et son enfant en éclatant des oreillers. Naze... Et dire qu'ils s'y sont mis à trois pour écrire le scénario, y'a vraiment des claques qui se perdent... Et puis le film est complètement hystérique, ça crie tout le temps... Il y a aussi un côté mystique à la fin que j'ai pas du tout aimé. En résumé : une merde !

Film allemand de Adrian Hoven
Avec Erika Blanc, Reggie Naldler, Anton Diffring...

Année de production : 1973

The City of the Dead :

Avec son affiche alléchante (Christopher Lee au sommet de sa gloire) et les multiples références dans la culture métal à ce film (le clip "Bring your daughter to the Slaughter" d'Iron Maiden, Rob Zombie etc.), ça



faisait un bout de temps que je me devais de regarder *The City of the Dead* (AKA *Horror Hotel*, AKA *La Cité des Morts*). Et force est de constater que je suis pas mal déçu. Je me suis quand même un peu emmerdé pendant une heure et demie, au point que j'ai pu régler mes factures pendant que je regardais l'écran d'un œil distrait (c'est Veolia qui va être content). Bon ok, le début du film, sans être grandiose, accroche bien, à part vraiment le tout début avec cette scène d'exécution de sorcière en rien ridicule (« Burn the witch ! Burn ! Burn ! » répété à l'infini). Mais la classe de Christopher Lee rattrape largement cette ouverture maladroite, en incarnant un prof d'histoire (si seulement mon prof de révolution française était aussi passionnant, j'irai plus souvent !) qui s'intéresse aux sorcières... et, vous vous en doutez bien, très personnellement ! Une de ses jeunes étudiantes le consulte pour organiser ses préparatifs pour aller dans le Massachussets (où eurent lieu les procès de Salem) afin de pou-



voir réaliser une recherche sur la chasse aux sorcières de 1692. La demoiselle se rend sur place, dans un village presque abandonné. Et c'est à partir

de là que le bât blesse : brouillard qui en fait des tonnes, passants qui veulent vraiment montrer qu'ils sont chelous, hôtel situé évidemment en face du cimetière (et dont le potentiel graphique n'est même pas utilisé)... Bref, c'est très caricatural et ça passe pas toujours (la musique qui res-





The Wicker Man, Iron Maiden, 2000

semble à celle d'*Arrête Moi Si Tu Peux...*). Le film ne ménage pas assez ses effets et est franchement répétitif à la fin. Bon, y'a quelques passages où ça va, notamment la fin assez sombre, et il fait bien passer le temps mais c'est tout...

Film britannique de John Llewellyn Moxey

Avec Dennis Lotis, Christopher Lee, Betta St. John...

Année de production : 1960

The Devils :

Bah putain... Je vois pas quoi dire d'autre après avoir vu ce film. Fran-

chement, ça ressemblait

pas à grand-chose de ce que j'ai pu voir auparavant. Vite fait

peut être *Salò* ou les 120

Journées de Sodome ou à

Titus avec Anthony Hopkins,

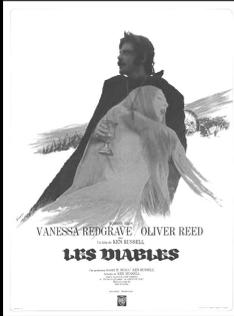
et

encore... Il faut dire aussi qu'il est difficilement classable dans la catégorie folk horror... Dans tout les cas,

The Devils est un film particulièrement marquant, à la fois au niveau de son esthétique mais aussi de l'ambiance de folie furieuse qui y règne.

Pour faire un résumé, c'est une mise en scène de l'affaire des démons de Loudun qui eut lieu dans les années 1630. La logique des événements historiques est plutôt respectée : les multiples témoignages de débauche du curé Grandier, qui gouverne la ville, servent à l'éliminer et à le faire accuser de sorcellerie, entre autre de possession sur les bonnes sœurs d'un couvent. Mais cette accusation est une instrumentalisation du pouvoir royal, en particulier de Richelieu, qui souhaitait voir disparaître les remparts de la ville, symbole de l'autonomie de celle-ci, afin d'en chasser les protestants qui y cohabitaient de manière pacifique avec les catholiques. Toutefois, *The Devils* n'est pas un film historique, puisqu'il

prend énormément de libertés. Au niveau des décors particulièrement, qui sont d'un baroque et d'une froideur toute moderne, surlignant ainsi l'intemporalité du message délivré par le réalisateur, Ken Russell (*Tommy*). Mais surtout, le récit tend vers un chaos infernal, latent au début du film, mais qui explose par la suite jusqu'à cette scène d'orgie indescriptible. On est plus proche graphiquement des illustrations tourbillonnantes de l'enfer et de la sorcellerie de Jérôme Bosch que du calme plat des tableaux de Goya sur le même sujet. Bien qu'on comprenne aisément que cette excentricité représente le retour du refoulé de la religion catholique (la scène d'orgie en témoigne, avec ces nonnes qui commettent les pires blasphèmes avec des cierges ou des statues du christ – comme quoi Regan de *L'Exorciste* était vraiment une petite joueuse), j'ai trouvé qu'il y avait une espèce de complaisance dans l'excès et la décadence chez Russell : royauté crypto-homosexuelle et sadique, prêtres pervers, religieuses qui se masturbent et se mutilent, représentation très holocaustienne de l'épidémie de peste... Mais bon, ça m'a pas dérangé plus que cela vu la virtuosité de la mise en scène. Il faut dire aussi que cette débauche sert le propos du film, à savoir la dénonciation de la violence physique et psychologique qui résulte de l'instrumentalisation de la religion par le pouvoir politique (il ne faudrait pas voir dans *The Devils* un film anti religieux, car Russell était catholique. Tout au plus, on peut l'interpréter comme anticlérical). Les acteurs sont époustouflants, notamment Vanessa Redgrave en bonne sœur bossue. Refoulée du monde parce que trop laide, devenue hysté-



rique à force de répression sexuelle, elle est juste incroyable et sa performance vaut largement le visionnage du film. Il ne faudrait pas non plus oublier Oliver Reed, impressionnant dans son interprétation du curé Grandier, personnage ambiguë à la fois victime et coupable. Un véritable omni cinématographique qui ne laissera personne indifférent, qu'on aime ou pas.

*Film britannique de Ken Russell
Avec Vanessa Redgrave, Oliver Reed,
Dudley Sutton...*

Année de production : 1971



The Devil's Rain :



Presenté au Festival International du Film Fantastique et de Science Fiction de Paris en 1975 avec les films *Alucarda* et *Suspiria*, on aurait pu croire que *The Devil's Rain* est à la hauteur de ces derniers. Mal-

heureusement, on est loin du compte. Si le film se suit au début sans déplaisir, il enfonce le spectateur dans une profonde léthargie dans sa seconde partie, en le réveillant tout de même par des spasmes de rires nerveux provoqués involontairement. On a une histoire de malédiction centenaire orchestrée par une secte sataniste pesant sur toute une famille, c'est assez standard comme récit mais le décor de l'intrigue est plutôt bien trouvé : des grandes plaines désertiques ensoleillées. Bref, rien qui pourrait faire flipper sauf qu'un bon générique inquiétant sur des illustrations de Jérôme Bosch nous met dans l'ambiance. On débarque aussi en plein milieu de l'intrigue, sans tout connaître des enjeux du récit. Mais passé ce côté mystérieux,



au bout d'une demie heure, je me suis fait sérieusement chier. Le rythme est trèèèès lent, la mise en scène d'une platitude... Bon, y'a quelques trucs drôles quand même, genre cette histoire « d'eau de l'oubli » qui efface la mémoire ou encore quand le prêtre satanique relève la tête d'un coup, tête transformée en celle d'un bouc à moitié humain (j'en ai rercaché mon gouter)... Et puis, il faut bien dire que la cohérence du scénario n'est pas vraiment au rendez vous, ce qu'on croyait être une certaine esthétique de la mise en scène misant sur l'aspect fantastique, surnaturel et donc incompréhensible des péripéties ne vient juste que d'un manque total de cohésion de l'écriture. On aurait pu attendre largement mieux, surtout que le casting est plutôt allé-

chant : Ernest Borgnigne de *La Horde Sauvage*, Tom Skeritt (Dallas dans *Alien*), William Shatner (le capitaine Kirk dans *Star Trek*), mais encore une apparition d'un John Travolta tout jeune qui a dut comprendre sur ce tournage qu'il valait mieux investir dans la danse plutôt que dans la baston pour sa carrière... En tout cas, ça a mis fin à la carrière cinéma du réalisateur. La grande question est : est ce réellement un problème pour les amateurs de films fantastiques ?

Film américain de Robert Fuest

*Avec Ernest Borgnigne,
William Shatner, Tom Skeritt...*

Année de production : 1975

The Wicker Man :

Je me rappelle, il y a quelques années, je discutais avec un pote que je venais de rencontrer. Apprenant que j'étais cinéophile et fan de films fantastiques et d'horreur, il me demanda si j'avais vu *The Wicker Man*. Très honnêtement, je n'en avais jamais entendu parler, mais ce nom ne m'était pas étranger car Iron Maiden en avait fait une chanson. Il me prêta le dvd qu'il venait de se procurer et je ne tardais pas à le visionner. Il est vrai que je me souviens bien du contexte dans lequel j'ai vu les films, mais celui là je m'en rappelle beaucoup car il ne ressemblait en rien à ce que j'avais pu voir jusqu'à présent. Même après plusieurs visionnages, je le trouve toujours très spécial comme



film. Il est difficile de le décrire aux gens : lorsque je raconte que c'est une histoire qui voit se confronter un policier recherchant une fillette disparue à une communauté de gens païens aux rites sacrificiels, ils s'imaginent sûrement un film avec des cérémonies satanistes assez classiques, la nuit, avec des capes rouges, dans un décor macabre... Bref, rien à voir avec *The Wicker Man*. Au contraire, le film prend le contrepied de beaucoup de films d'horreur : il se passe en plein jour (y compris le final), les scènes de nuit sont des moments où chansons folk et plaisirs charnels se mêlent, le personnage central est froid et cassant tandis que la communauté de païens sont presque accueillants, sensuels et vivants... Une des choses qui m'a le plus marqué aussi sont la fréquence des passages chantés et dansés, choses très inhabituels pour le cinéma d'horreur. Une de mes scènes préférées est justement celle où une jolie nymphette nue chante en se trempant dans la chambre à côté de celle du flic, alors que celui-ci, plus isolé physiquement

et mentalement que jamais, hésite à répondre à son invitation érotique. La bande originale est très folk, ce qui fait véritablement contraste entre le propos du film et la fausse naïveté des lyrics. Cette opposition entre l'intrigue et l'atmosphère est constante dans le film. Alors qu'on envisage avec le personnage principal que cette communauté insulaire est meurtrière, celle-ci est très séduisante (surtout Christopher Lee, classe comme jamais !) par ses mœurs très libres, son innocence... Mais au fur et à mesure la tension monte jusqu'au final grandiose lorsque... non ok, je vous laisse regarder le film !



*Film britannique de Robin Hardy
Avec Edward Woodward, Christopher
Lee, Britt Ekland...
Année de production : 1973*

The Witches :

Ce film est tiré d'une nouvelle adaptée pour le cinéma par Nigel Kneale. Parlons un peu du bonhomme, car il a été une des influences littéraires majeures du folk horror. En effet, ses écrits comportent de nombreux éléments horribles, genre qu'il sera amené à fréquenter plusieurs fois pour le cinéma : il est à



l'origine du scénario de *Halloween III*, de la série *The Quatermass Experiment* mais aussi du très bon téléfilm *The Stone Tape* que je vous recommande (Carpenter s'en inspirera fortement pour son *Prince des Ténèbres*). Kneale nous livre ici un scénario très intelligent. J'ai pris autant de plaisir à regarder *The Witches* qu'en regardant *The Wicker Man*, film de la vague folk horror auquel il se rattache le plus. En effet, les deux ne révèlent pas tous les éléments de l'intrigue dès le départ, ce n'est qu'à la fin que l'on peut apprécier l'ensemble du tableau. Dès le début de l'histoire, on débarque dans une scène dont on ne maîtrise ni les tenants ni les aboutissants : dans un pays tropical (lequel ?) une femme démenage précipitamment son bureau avec l'aide de deux complices qui ne vont pas tarder à se faire la belle devant une menace invisible. Des individus cachés derrière un immense masque vaudou forcent alors la porte et se dirigent de façon menaçante vers la femme qui hurle et... Générique ! Cette première scène qui dure moins de trois minutes est très représentative du reste du film : celui-ci laisse au spectateur une liberté réelle dans son approche de l'histoire. Lorsqu'on suit cette femme qui revient en Angleterre dans un village en pleine campagne pour devenir institutrice, on se pose de nombreuses questions. Les sorcières auxquelles elle semble s'intéresser existent-elle vraiment ? La manipule-t-on ? Et si oui, qui la manipulerait ? Une vieille femme du village patibulaire ? Une enfant étrange ? Toute la communauté villageoise ? Ou bien souffre-t-elle de délires occasionnés par l'attaque dont elle a été victime au début du film ? Voici quelques questions qu'on se pose dans *The Witches* (mais pas toutes, cependant je vais pas révéler le développement de l'intrigue). De plus, à la moitié du métrage, celui-ci prend un virage



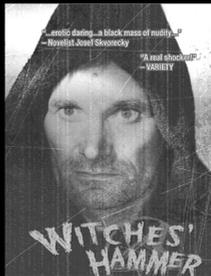
inattendu qui fait réellement douter de la santé mentale du personnage principale. Bon, je vais pas parler sur des pages et des pages du scénario mais vous l'aurez compris, il est vraiment très bien ficelé. On retrouve dans cette histoire, notamment lors du final, ce qui ne devrait jamais être oublié dans les

films fantastiques : l'étrange, l'inquiétant. *The Witches* donne ses lettres de noblesse à ce sentiment d'étrangeté. A noter la présence de Joan Fontaine dans le rôle principal, actrice dans les films de Hitchcock *Rebecca* et *Soupeçons*, et de Martin Stephens (David, le gamin flippant du *Village des Damnés*).

Film britannique de Cyril Frankel
Avec Joan Fontaine, Martin Stephens, Kay Walsh...

Année de production : 1966

The Witches' Hammer :



Obscur film oublié, *The Witches' Hammer* est sorti début 1970 en Tchécoslovaquie et narre l'histoire assez classique d'un procès de sorcières : inquisiteurs pervers et sadiques, confessions arrachées par la torture à de vieilles femmes... Si je précise qu'il est sorti en 1970, c'est que le contexte historique est très important

pour saisir le fond du film. A la surface, on a une intrigue banale mais très bien traitée : inspirée d'un fait réel s'étant déroulé dans cette région à la fin du XVIIème siècle, elle se penche sur le personnage du père Lautner, un homme d'Eglise dévoué, cultivé et attentif à ses proches. Suite à un incident mineur dans une église, où une vieille femme vole une hostie pour quelques raisons superstitieuses, la mécanique de l'inquisition s'enclenche. Après ses aveux sous la torture où elle déclare qu'elle est une sorcière, la répression commence à s'abattre sur la petite

communauté. Les juges vont froidement s'attaquer à la jolie cuisinière de Lautner, qui avoue bientôt qu'elle a assisté à un sabbat avec son maître. Le film n'offrant guère la perspective d'une fin heureuse, je peux me permettre de révéler qu'au final, le prêtre confessera ses pseudo crimes, non pas à cause des tortures, mais pour protéger ceux qui ont été accusés jusqu'ici. Bien que ce premier aspect du film est fort intéressant et bien mis en scène (par Otakar Vávra, mort il y a peu à l'âge de 100 ans, un des maîtres de Milos Forman), l'intérêt réel de *The Witches' Hammer* est bien dans la lecture politique qu'on peut en faire. Inévitablement, le rapprochement se fait entre la petite clique d'inquisiteurs d'une part, parfois étrangers à la localité, qui vivent grâce à la répression (ils vendent les biens des accusés), et d'autre part la répression soviétique du printemps de Prague en 68. Une des figures de style répétée pendant le film sont des plans fixes, intercalés régulièrement entre différentes scènes, où un personnage encapuchonné dont on ne voit quasiment que la bouche débite des textes anti-sorcières de façon monocorde, mais sans que d'autres voix discordantes puissent lui répondre. A l'inverse, une scène de confession insiste en gros plan sur le cou de la femme torturée qui avoue : ce n'est pas d'elle-même qu'elle s'exprime, elle « est » parlé par ces inquisiteurs qui la prennent à la gorge, ce sont eux qui décident comment elle doit être qualifiée et sanctionnée. Tout comme le pouvoir brejnéviste est alors le seul à pouvoir désigner qui est antisocialiste en Tchécoslovaquie durant cette période. Un film que je recommande.

*Film tchécoslovaque de Otakar Vávra
Avec Elo Romancik, Sona Valentová,
Vladimir Smeral...*

Année de production : 1970

Witchcraft :

Bon, je vais me lancer dans une chronique alors que j'ai à moitié dormi pendant le film. En effet, *Witchcraft* n'est pas le film le plus dynamique qui ait jamais été produit. Film sorti après *Le Masque du Démon*, auquel il fait référence de manière appuyée (l'actrice qui joue la sorcière a un faux

air de Barbara Steele, une histoire de sorcière du passé qui revient...), le réalisateur Don Sharp (*Le Masque de Fu Manchu, Le Baiser du Vampire*) n'a pas su se démarquer de son modèle. Même si certains passages sont pas inintéressants, l'ensemble manque franchement de rythme pour soutenir l'attention du spectateur, en tout cas la mienne puisque j'ai résisté pendant une heure vingt au sommeil. Le film voit se dérouler la vie d'un couple dont les familles sont opposées depuis des siècles, les Whitlock et les Lanier. Bill Lanier est agent immobilier et entreprend de raser un cimetière ayant appartenu aux Whitlock pour construire des immeubles, ce qui déclenche la fureur de l'oncle de sa femme (interprété par Lon Chaney Jr.). Mais la nuit venue, une des tombes qui n'est pas encore rasée délivre au monde des vivants sa terrible malédiction : la sorcière Vanessa, enterrée depuis des siècles et soudainement ressuscitée. Avec la complicité de l'oncle, elle va s'en prendre à la famille des Lanier. Comme je le disais plus haut, certaines scènes sont pas trop mal, mais il est à déplorer qu'en dehors des meurtres, il ne se passe pas grand-chose d'excitant et l'ambiance retombe complètement. Bon, on a quand même droit à une scène qui rappelle vraiment celle de la baignoire des *Griffes de la Nuit*. La photographie est assez classique du cinéma d'horreur



gothique, avec ces faisceaux lumineux sur les yeux des personnages et les forts contrastes lumière/pénombre pendant les scènes d'effroi. Mais bon, y'a des passages aussi carrément mauvais, comme celui où la grand-mère handicapée sort enfin de la chambre où elle vivait recluse depuis des années sur une musique siru-



To the Devil... A Daughter :

Queue de comète du folk horror, dernière production fantastique de la Hammer avant de disparaître, *To the Devil... A Daughter* est un peu la fin d'un monde. Et évidemment, c'est pas très joyeux à regarder... S'il reprend quelques ingrédients du genre et lorgne du côté des *Vierges de Satan*, le film emprunte aussi pas mal aux productions à succès plus récentes comme *Rosemary's Baby*. Mais faut bien le dire, ça rame, le film s'étire sur des scénettes où il ne se passe pas grand-chose... Je me suis même surpris à feuilleter un bouquin sur la révolution chinoise pendant le visionnage, c'est vous dire s'il vous laisse du temps libre, on croirait un épisode de *Derrick*. Les histoires d'accouchement d'un démon par une jeune fille, ça a déjà été fait en dix fois mieux. Là, on a une bande de comédiens vieillissants qui sont tous mous, c'est à chialer pour Christopher Lee. D'ailleurs, l'acteur était tellement peu impliqué que lorsque son personnage se déshabille, c'est une doublure-fesse qui le remplace. Le film est très peu sanglant, la scène d'orgie satanique est naze, y'a pas d'ambiance maléfique, bref, les éléments d'un bon film folk horror ne sont pas réunis. Il y a des passages carrément catastrophiques : la fin (qui a été changée au dernier moment) est inintéressante et se permet de mettre des filtres de couleurs dégueux qui rendent la pelouse violette. Ou encore le moment où l'un des personnages est immolé, et le plan d'après on aperçoit très distinctement les bandages blancs de protection sur le visage et les mains du cascadeur enflammé. La bande originale est inexistante, les dialogues insipides. En plus, critique que j'ai pas beaucoup l'habitude de faire, c'est très mal éclairé. Je veux bien que la production ait été catastrophique (scénario réécrit pendant le tournage, montage refait à l'arrache, tensions entre les comédiens), mais là y'a pas grand-chose à retenir. Bon, y'a un truc bien dans le film, c'est son affiche. Ça fait de jolies couvertures de fanzines !

Film britannique de Peter Sykes

Avec Nastassja Kinski, Christopher Lee, Richard Widmark...

Année de production : 1976

peuse, comme quoi *Pearl Harbor* n'a rien inventé. Dans cette même scène, faut voir aussi l'inexpression du visage de cette grand-mère quand elle découvre qu'elle est suivie par une sorcière morte vivante au sourire « démoniaque » (un peu coincé quand même). Perso, moi qui sursaute déjà quand mes colloques me disent bonjour, j'aurai fait un arrêt cardiaque, mais faut croire que la vieillesse apprend une certaine sérénité face à la mort. Et puis, le final traîne trop en longueur (plus d'une demie heure sur 1h20 de film !), on décroche largement de ce que vit la jeune femme du couple qui se retrouve prisonnière et prête à être sacrifiée par des sorciers et ce, à cause du montage qui repasse toujours sur la situation des autres membres de la famille qui se trouvent dans des situations moins dramatiques. Donc, circulez, y'a rien à voir...

Film britannique de Don Sharp
Avec Lon Chaney Jr; Jack Hedley,
Yvette Rees...
Année de production : 1964

Witchfinder General :

Ce film fait partie des trois grandes œuvres du folk horror avec *Blood on Satan's Claw* et *The Wicker Man*, mais personnellement je le trouve moins bon que les deux autres. Il a assez mal vieilli je pense, même s'il reste des passages qui sont très biens. Des choses positives à retenir du film, il y en a. Notamment l'interprétation par Vincent Price de Matthew Hopkins, chasseur de sorcières du XVIIème siècle détestable, pervers et intéressé. Absolument monstrueux de cruauté, l'acteur tient là un de ses meilleurs rôles. Il faut dire aussi que le



personnage est bien écrit, souhaitant effectuer le « travail du seigneur » alors qu'il n'aime que torturer et gagner de l'argent grâce à ses accusations. Recherche de la marque du diable (avec l'aide d'épingles, le « piqueur » teste les

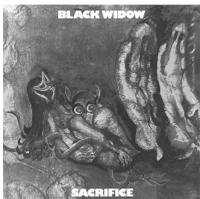
endroits supposés insensibles du corps), épreuve de l'eau (on plonge la suspecte dans l'eau pour voir si elle flotte), viol, exécution sur le bûcher... le film ne fait pas l'économie des pires sévices infligés aux sorcières. En cela, il faut reconnaître à *Witchfinder General* d'être assez proche de ce qui fut sûrement la réalité historique, avec quelques aspects importés de la culture soixante-huitarde (le côté anti-autorité). S'il est plutôt jouissif par le côté pervers de ses personnages, en revanche il se plante sur le sadisme exposé à l'écran (les effets gores ont vraiment beaucoup vieillis). Je me suis un peu ennuyé parfois à différents moments du film, il est un tantinet longuet. De plus, l'histoire des deux amants est un peu cucul à mon goût et casse l'ambiance très sombre. La bande originale, signé Paul Ferris, est pas mal du tout, voir carrément inquiétante comme pour le générique de début. La version director's cut, disponible depuis 2001, n'offre pas grand-chose de plus au film que des longueurs et quelques plans vite-fait sanglants. Bon, peut être que j'en attendais trop, faudrait que je le revois.

Film britannique de Michael Reeves
Avec Vincent Price, Ian Ogilvy, Hilary Dwyer...
Année de production : 1968



TEMPO OF THE BEAST

Eh oui, y a pas que le cinéma dans la vie ! Je suis aussi un passionné de musique, notamment de heavy metal. Je vous ai concocté ici une petite liste d'albums qui sont soit dans l'ambiance directe des films (car sortis à la même période) ou bien qui y font référence.



Tout d'abord, un des premiers albums à faire des allusions explicites au satanisme : *Sacrifice* de Black Widow. Contrairement à une image spontanée auquel on pourrait penser, pas là de distorsion du son de la guitare, pas de batterie rageuse... Non, on a plutôt une musique un peu hippie, proche des tout premiers albums des Pink Floyd. Sauf qu'ici, les paroles parlent d'initiation au culte du diable, de sabbat et compagnie ! Y a plein de morceaux géniaux, dès « In Ancient Days » qui ouvre l'album on rentre dans l'ambiance. Et c'est très difficile de ne pas avoir envie de swinger sur « Attack of the Demon » ou bien d'enfourcher son balai sous la lune de minuit sur « Come to the Sabbath » !



Dans la lignée, il y a encore *Witchcraft Destroys Minds and Reaps Souls* de Coven. Musique très 70's, mais beaucoup plus sombre que Black Widow à mon avis, plus mélancolique aussi. Ça commence par une petite référence cinématographique (avec la chanson « Black Sabbath », titre en anglais du film *Les Trois Visages de la Peur*, qui a donné plus tard son nom au fameux groupe), puis les tubes s'enchaînent sur l'album (« White Witch of Rose Hell », « Wicked Woman »...) et on finit par une messe noire qui nous apprend même comment prêter serment au Malin !

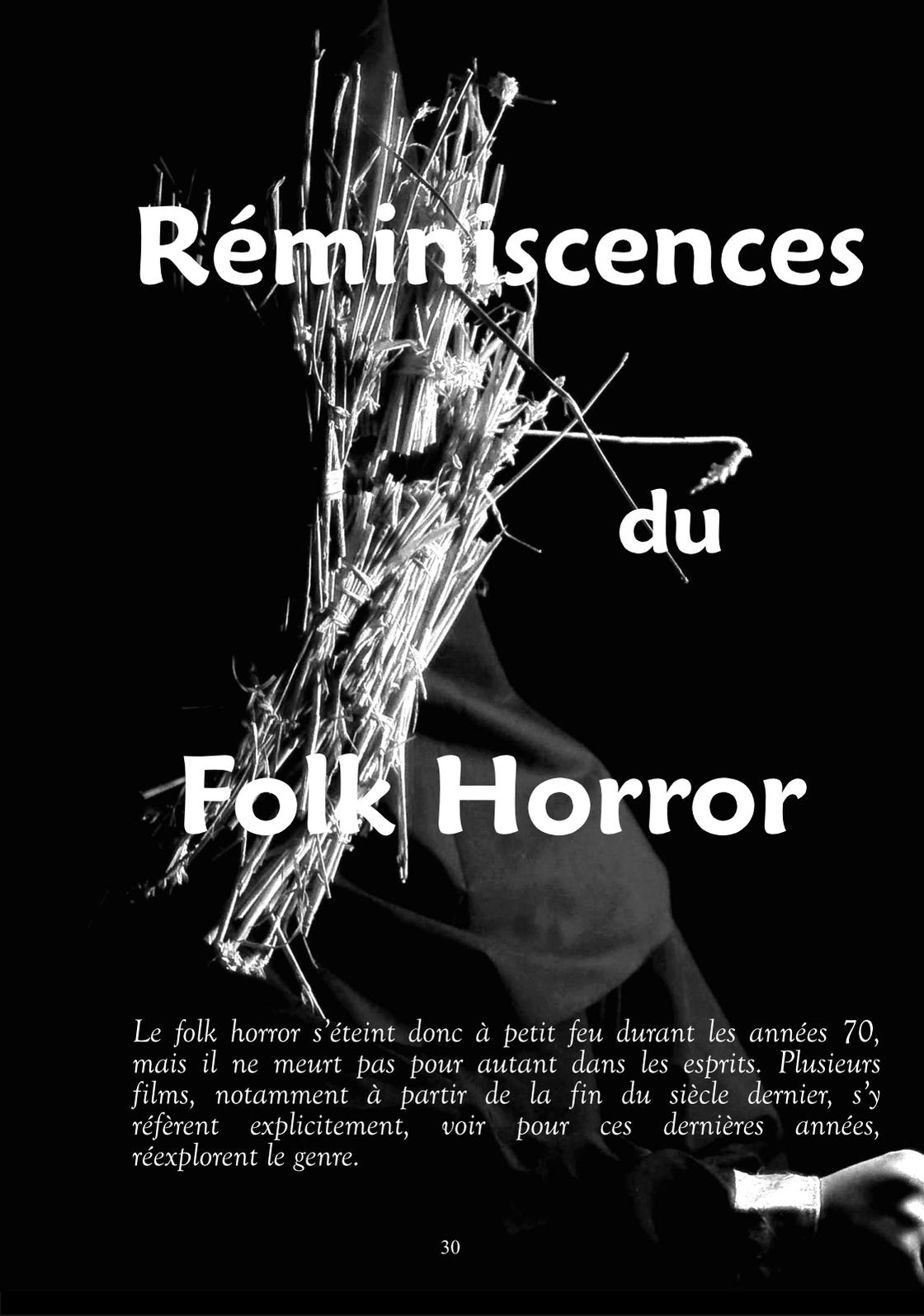


Beaucoup plus récemment, le groupe canadien Blood Ceremony a sorti *Living With The Ancients* qui reprend pas mal d'éléments de groupes comme Black Widow (pour le côté instruments folk) mélangé avec du doom metal. Le résultat est juste excellent ! Pas une chanson plus faiblarde que les autres ! Je le recommande vivement à tout le monde, fan de métal ou pas.

Le groupe Inquisition traite aussi de la sorcellerie et inclut des petits extraits de films dans ses compositions. C'est une de mes formations de black metal préférées, j'adore la voix, le côté très répétitif des chansons... Sur plusieurs morceaux, ils ont donc inclus des samples du film... *Inquisition* (évidemment)... Rien n'est à jeter dans leur discographie, chaque album (cinq au total) étant aussi bon que les autres. En plus, ils envoient vraiment du lourd sur scène, ce qui est pas facile quand on est que deux, dont un planqué derrière sa batterie !



Enfin, je me dois d'évoquer le premier album de Rob Zombie, *Hellbilly Deluxe*. Pas que je sois un très grand fan de sa musique (par contre ses films, je dis pas), mais je l'ai pas mal écouté quand j'étais ado, et j'ai eu quelques petites surprises en visionnant les films que j'ai chroniqués pour ce numéro de *Trrrashh* !!! Dans la chanson très connue « Dragula » (qui avait servie dans la BO du premier *Matrix*), le sample du début de la chanson n'est autre qu'un extrait de *La Cité des Morts* ! Plus loin sur l'album, on retrouve des extraits de *Mark of the Devil* sur la chanson « Meet the Creeper ».



Réminiscences

du

Folk Horror

Le folk horror s'éteint donc à petit feu durant les années 70, mais il ne meurt pas pour autant dans les esprits. Plusieurs films, notamment à partir de la fin du siècle dernier, s'y réfèrent explicitement, voir pour ces dernières années, réexplorent le genre.

Le premier film à faire allusion directement au folk horror est sans doute le long métrage américain *Eyes of Fire* sorti en 1983. Même si le film a pas mal de petits défauts, il est tout de même largement regardable et ce grâce à pas mal d'idées de mise en scène assez chouettes. Certains passages sont plutôt biens filmés mais l'ensemble souffre quand même d'un traitement inégal selon les scènes. On suit le parcours de colons chrétiens américains, partis pour trouver la « Terre Promise » dans les terres inconnues de l'Ouest, et qui vont se confronter à des attaques incessantes d'indiens. Pour leur échapper, ils décident de pénétrer dans une vallée interdite, dont l'entrée est symbolisée par un portail de branches entrelacées couvert de plumes (très joli visuellement). Malheureusement pour eux, ils vont découvrir, notamment au contact d'une orpheline qu'ils trouvent, que la vallée n'est pas interdite pour de simples motifs superstitieux : des esprits hantent bel et bien la forêt. Comme je le disais, il y a pas mal de côtés intéressants dans le film : la musique est excellente, certains passages sont carrément effrayants ou angoissants (dont un où je m'y attendais absolument pas : la tête de cadavre vomissant du sang déterrée par un coup de bêche un peu hâtif dans le champ... arrghh !!!). Mais à côté de ça, j'ai trouvé que parfois le scénario était un peu bordélique (bon, j'ai pas tout compris non plus), et certains aspects ont carrément vieillis, comme ces effets visuels à la *Wolfen/Predator*.

Il faut ensuite attendre 1996 pour voir un film faire référence au genre, mais cette fois, on sent que de l'eau a coulé sous les ponts depuis la dernière vague de films britanniques : le folk horror devient un style auquel on fait des clin d'œil, et donc, par là même, quelque chose qui est considéré comme révolu. Ce film, *Darklands*, fait parti de ces dvd qu'on peut trouver à 1 euro à Cash Converter. C'est-à-dire, avec un peu d'horreur, de l'érotisme cheap, un scénario expédié à la vavite (5 minutes pour poser l'histoire, présentation sommaire des personnages, on comprend en un quart d'heure qui sont les bas guys). N'empêche que j'ai tou-



jours un peu d'affection pour ce cinéma là, parce que les réalisateurs y sont quand même des types qui exécutent des films sans budget et qui sont mal distribués après, que les acteurs qui jouent dedans font genre une apparition dans un film connu dans leur carrière (ici le personnage principal dans *Cliffhanger*) avant de retourner à l'anonymat dans des histoires de séries z... Et aussi, il y a quand même une constante dans ces productions, c'est le côté populaire de leur intrigue : là par exemple, c'est l'histoire d'un petit journaliste dans une ville industrielle en crise qui se dresse contre un homme politique nationaliste qui prêche contre les subventions données aux pauvres à travers un discours voulant redonner à ceux-ci leur fierté « celtique ». Il s'avérera, bien entendu, que ce type est le gourou d'une secte druidique. A la croisée de *Rosemary's Baby* et de *The Wicker Man* (auquel il fait référence par des séances de cultes païens fleuris et dansants), *Darklands* se distingue cependant de ses modèles en ajoutant à son intrigue un look hard rock/SM qui ravira les fans de Punish Yourself. Mais bon, ça reste un petit budget fauché et mal écrit. Mais perso, je juge pas ces films comme les autres, disons qu'un mauvais Scorese, ça me fait vraiment chier parce que le mec a plein de thunes pour faire son film, les meilleurs scénaristes, chefs opérateurs etc. et que s'il fait n'importe quoi, c'est vraiment du footage de gueule. Tandis qu'un film comme *Darklands*, je le juge plutôt sur s'il m'a fait passer plus ou moins bien un soir de semaine...

En 1999, sort *Le Projet Blair Witch* de Daniel Myrick et Eduardo Sanchez, un des films les plus rentables de l'histoire du cinéma. Je l'ai vu il y a très longtemps, mais pour un film dont l'affiche prétendait que c'était le film le plus flip-pant depuis *Shining*, j'ai pas été déçu : je n'ai ni eu peur devant *Shining* ni devant *Le Projet Blair Witch*. A part très vite fait à la toute fin du film et encore... Bon, je vais pas m'attarder sur l'histoire ni sur les aspects du folk horror que le film utilise (les petits bonhommes de bois, la sorcière etc.) parce que si vous l'avez pas vu, c'est juste que vous vivez en ermite à la montagne depuis 15 ans et donc que vous tomberez probablement pas sur *Trrrashh !!!* au détour d'un ruisseau. Mais je tiens quand même à raconter un truc que j'avais lu il y a des années qui m'avait paru intéressant. Je retrouve plus le site internet où l'argumentation était développée, mais de mémoire, il disait à peu près ceci : *Le Projet Blair Witch* est un anti-*Scream 2* (sorti l'année d'avant). Surpris par cette affirmation, j'avais lu le raisonnement du blogueur qui m'a finalement paru très cohérent. Il se basait sur le fait que, pour lui, les deux histoires sont les mêmes : deux tueurs qui veulent en découdre avec leur victime féminine. En effet, les deux hommes (Josh et Mike) qui accompagnent Heather sont des comploteurs : un des deux porte un pendentif en forme de petit bonhomme de bois autour du cou, et on retrouve une bouteille de bière dans la maison de la sorcière (sur la cheminée) identique à celle que buvait cet homme au début du film. Ils ont donc entraîné Heather dans ce voyage, ont « perdu » la carte qui les guidait dans les bois et ont filmé ce documentaire juste pour se couvrir aux yeux de la police et après, commencer une nouvelle vie. A la fin du film, Mike fait tomber sa caméra et se place dans le coin comme on le voit dans le dernier plan. Quand Heather arrive, il est de dos, et pendant ce temps, Josh assomme ou tue Heather par derrière (et non la sorcière comme un premier visionnage laisse le spectateur supposer). L'opposition à *Scream 2* est basée sur le fait que les tueurs parviennent à leurs fins, mais aussi que Heather est l'anti-Sydney Prescott (le personnage joué par Neve Campbell

dans la série des *Scream*). « Chiante », « moche » alors que Sydney est « belle », « intelligente », « courageuse » (c'était à peu près les mots du site). Même les affiches des deux films sont comparables. Bon, voilà, j'ai sûrement oublié plein de trucs depuis le temps mais cette analyse m'avait marquée, après on en pense ce qu'on veut.



Séquence déconne : je suis tombé sur internet sur *The Erotic Witch Project*, parodie érotique du *Projet Blair Witch*. Ça reprend l'histoire en changeant le fait que la sorcière était en fait une fille aux mœurs légères qui fut exclue de la communauté villageoise et isolée dans les bois. Mais on entend parfois ses râles dans la forêt, qui excitent alors les bienheureux égarés. Trois jeunes femmes se décident à partir sur les traces de cette sorcière. Franchement, si le film est un peu long et barbant à la fin, y'a des séquences à mourir de rire. Notamment les interviews des locaux à se pisser dessus ! Je me demande où est ce qu'ils ont trouvés ces gueules là... Et puis, quand le trio découvre l'équivalent des figures de bois perchées aux arbres : des poupees gonflables et des magazines pornos étalés sur le sol avec des godes dessus ! Mais surtout les moments où les actrices, sans scénario probablement, improvisent leurs dialogues et partent en roue libre. Comme quoi le manque d'inspiration peut vraiment faire rire ! Y'a eu une suite du même réalisateur, John Bacchus, qui a l'air d'être un spécialiste des films érotiques horribles...

Toujours en 1999 est sorti *Sleepy Hollow* de Tim Burton. Vous savez, le type qui faisait des films plutôt chouettes au début puis a enchaîné les grosses bouses pro-capitalistes hollywoodiennes en essayant de nous faire croire qu'il est un artiste parce que ses personnages ont des chaussettes blanches et noires. Sérieux, vous l'avez vu *Dark Shadows* ? Ce condensé de resucée des meilleurs blagues des *Visiteurs* (donc ça vole pas haut) ? Avec un capitaliste aristocrate qui tue des ouvriers ? Avec cette BO et ses références musicales minables à faire rougir même les lecteurs des Inrocks (genre Black Sabbath, un Alice Cooper bedonnant... J'adore certains albums de ces deux artistes, c'est pas la question, mais les utiliser pour faire genre « je suis un mec dark » ça me fait chier) ? Et surtout, la palme décernée à cette scène où Eva Green offre littéralement son cœur digitalisé à Johnny Depp, effet spécial qui concurrence de façon très serrée le diable 3D de *Spawn* et le requin-Pixar de *Los Angeles 2013* dans la catégorie pire effet spécial. Bon sang, c'était un des plus mauvais films que j'ai vu en 2012 ! Pourtant, j'en ai vu des daubes cet été là (*Spider-Man*, *Total Recall*...)... Je m'excuse mais merde ! Je m'excuse... Zut, j'en été où moi ? Ah oui, *Sleepy Hollow*. Ouais bon bah, il est bien mais pas démentiel. Regardable quoi ! Ca commençait déjà à sentir le roussi pour notre réalisateur échevelé. Le jeu de Depp est exagéré, les blagues tombent un peu à plat... C'est pas génial pour ce qui est censé être un hommage aux vieux films d'horreur gothiques ou de monstres (le moulin du final rappelle celui de *Frankenstein* avec Boris Karloff), mais aussi au folk horror (sorcières, jeux étranges) tout en changeant quelques éléments importants tout de même (la communauté villageoise unie dans le secret se résume aux notables locaux, le policier est du bon côté). Mais bon, rien de remarquable.

En véritable « hommage » au folk horror sort quelques années plus tard le remake de *The Wicker Man* avec Nicolas Cage. Nicolas Cage. Ce nom doit faire trembler tout les fans du premier film qui n'ont toujours pas vu la version de 2006. Rassurez vous, il est à la hauteur de son

jeu d'acteur du reste de sa carrière : pitoyable. Il ramasse des poupées tombées de voiture, constate par cinq fois que son téléphone ne capte pas sur l'île, fait des plongeurs dans l'eau, se réveille plein de fois, s'indigne que des poupées (encore) soit brûlées et a peur des abeilles (ce qui a donné pas mal de parodies sur internet). Mais heureusement, la Warner ne lui a pas fait supporter tout le poids de l'échec du film sur ses épaules ! La réalisation est bien salée aussi : on a droit à l'accident de voiture le plus drôle depuis *Rencontre avec Joe Black*, a des rêves « traumatisants » à mourir de rire, trois jump scares foirés en moins de 10 minutes de film, un double rêve façon *Le Loup Garou de Londres* qui tombe à plat... Mais allait-on juste laisser le réalisateur et l'acteur principal tout seuls dans cette mésaventure ? Meeeuu non ! La musique aussi est à chier, le scénario fait tourner l'intrigue en rond. Les acteurs sont nazes : Leelee Sobieski s'évanouit très mal, Ellen Burstyn (la mère dans *Requiem for a Dream*) est toujours aussi subtile dans son incarnation de la folie. Dois je préciser que c'est un massacre de l'original et que j'ai dut le regarder en deux fois parce que je m'ennuyais à mourir ? A regarder en soirée entre amis... Fous rires garantis !



Dans la foulée sort *The Wicker Tree*, unique film réalisé par Robin Hardy depuis *The Wicker Man*. Bah, il aurait dut s'en tenir là, parce que ce film manque carrément de pêche, il y a aucune tension. C'est plus sensé être une sorte de suite du premier film, le tout devant réa-

liser dans quelques années une trilogie, mais le problème c'est que le scénario est tellement calqué sur l'original que l'ennui pointe rapidement son nez. Y'a plein de petites références au premier, dont une apparition de Christopher Lee – inutile d'ailleurs – et un clin d'œil à la musique de *Blood on Satan's Claw*, mais le film prend vraiment aucun risque. Donc, on oublie.



Quand à *Wake Wood*, sorti en 2011, il se révèle très décevant. Pourtant, l'histoire semblait intéressante et le fait que ce soit la Hammer, maison de production qui a donné ses lettres de noblesse au film d'épouvante gothique à la fin des années 50, me donnait carrément envie de le voir. Et là, comme disait Leeloo : Big Boum Badaboum ! Grosse catastrophe ! J'ai eu l'impression de regarder un film dont les producteurs, au moment du montage, se rendent compte que la pellicule a été effacée ! Alors vite, vite, vite, un des producteurs appelle son cousin qui lui a montré le film de ses vacances au Brésil et hop ! les deux compères partent dans la lande anglaise à l'arrache le vendredi soir, recrutent quelques auto stoppeurs sur le bord de la route pour faire le casting et se mettent à la tâche. A la fin du week end, le film est terminé... Ca donne quoi ? Un scénario qui essayait de mixer *The Wicker Man* et les différents éléments du folk horror (communauté rurale unie par un secret, rituels zarbies) avec le scénario de cette grosse bouse de *Godsend*, une musique très drôle, des meurtres qui s'enchaînent on ne sait trop pourquoi, ni biens faits ni même terrifiants... Et puis surtout, j'ai rarement vu des situations si peu exploitées sentimentalement. Bon, pour vous

résumez vite fait un peu le film, c'est l'histoire d'un couple qui part vivre à la campagne, où leur sera proposé de faire revenir à la vie pour quelques jours leur fille décédée, ceci afin de lui dire convenablement adieu et de faire leur deuil. Si ça pourrait être pas trop mal, malheureusement, le seul moment qui provoque une certaine empathie du spectateur pour les personnages, c'est la mort de la gamine... à la troisième minute du film ! Le reste, c'est l'ennui. Pourtant y'avait de quoi ! Notamment ce passage où les futurs ex-parents doivent creuser la tombe de leur fille afin de prendre un peu de chair du cadavre pour la cérémonie de « renaissance ». Même cette scène est nulle ! Pourtant, même si c'est cliché le truc de creuser la tombe, moi j'adore (d'ailleurs j'habite en face d'un cimetière, c'est génial pour un fan de Fulci) ! Mais là, nada, même pas de jolis plans sur le cimetière avec la pluie qui tombe, la mère semble pas particulièrement bouleversée de voir le mari mettre des énormes coups de hache dans le cercueil à l'endroit de la tête de sa défunte fille, le père arrache sans émotion aucune le doigt de sa fille... Et puis le reste c'est pareil, la renaissance de la fille n'a pas l'air de troubler les parents plus qu'une banale rentrée de l'école, la découverte de cadavres charcutés non plus... Bref, vraiment pas top, la mise en scène est digne d'un mauvais téléfilm, la lumière passe pas non plus, toute l'histoire est très téléphonée jusqu'à la fin.

Autre avatar du folk horror, *The Shrine*, sorti la même année que *Wake Wood*, est tout aussi peu convaincant. Suivant une journaliste qui enquête sur la mystérieuse disparition de touristes américains en Pologne, et qui va inévitablement tomber sur un village au culte religieux étrange, le film enlène peu à peu le spectateur dans l'ennui. Mal scénarisée, mal dialoguée, jouant toujours des mêmes effets (le coup du « je me retourne vers la caméra et j'ai un visage de monstre »... franchement relou à la fin), l'histoire se termine en film de possession façon *L'Exorciste*. Bon ok, ça a l'air vachement chiant à regarder comme ça, mais excepté les 20 dernières minutes un peu longues, *The Shrine* se regarde plutôt bien. Y'a même quelques points assez



intéressants, comme le fait que les couleurs ont été désaturées, ou encore cette scène où le journaliste pénètre dans un brouillard épais. Inévitablement, j'ai pensé à *The Fog* et à *The Mist* (un de mes films préférés !) : le personnage joué par Cindy Sampson (pas terrible terrible le jeu d'actrice) se retrouve nez à nez avec une statue à l'air inquiétant, qui fait directement penser au film de Friedkin. Alors elle décide de prendre la statue en photo sous différents angles... J'en dit pas plus, mais l'effet est pas mal du tout ! Bon, vous l'aurez compris, y'a une scène marquante dans ce film, mais pour le reste je trouve qu'il manque un peu de profondeur. Trop référencé (clin d'œil aussi au *Masque du Démon*), il enchaîne tout les clichés du genre de façon systématique.

Mais, trêve de mauvais films. Là, je vais vous parler d'un de mes films favoris de 2012 : *Kill List* de Ben Wheatley. Décidément, cette année cinématographique a été excellente : entre *Killer Joe* de Friedkin, *Les Bêtes du Sud Sauvage* de Benh Zeitlin, *Oliver Sherman* de Ryan Redford et *Take Shelter* et *Mud* (vu en avant première à un festival dans le Gers, il sort bientôt en France) de Jeff Nichols, je me suis régalé. Sauf que pour *Kill List*, je m'attendais à une simple série B. Monumental erreur (comme disait Schwarzy) ! Et tant mieux ! Rarement un film m'a fait aussi mal au dos (j'ai des vieilles crampes musculaires quand je suis stressé). Du tout premier plan du film jusqu'à la quasi toute fin (j'y reviendrai tout à l'heure), l'ambiance est extrêmement tendue. On commence directement en plein milieu d'une scène de dispute d'un couple, et pendant toute la première partie du film ça va être comme ça : repas entre amis qui tourne mal, vacherie que la femme de Jay lui

balance... Car Jay est au chômage depuis 8 mois, après avoir vécu une expérience traumatique en Irak. Pressé par sa femme (MyAnna Buring, qui a joué dans *The Descent*), il décide de reprendre du service avec un ami, mais cette fois en tant que tueur à gages. Ils vont alors s(a)igner un contrat étrange qui exige l'exécution de trois personnes. Sauf qu'évidemment, tout ne va pas se passer comme prévu. Le scénario étant vraiment touffu, je vous laisse le plaisir de découvrir les différentes péripéties. Et, me demanderez-vous, le rapport avec le folk horror ? Ben, foncez voir le film pour le découvrir ! En tout cas, la réalisation est extrêmement maîtrisée, avec un réalisme des plus jusqu'au boutiste (on a jamais autant apprécié les effets d'un marteau sur un corps !). Les acteurs sont très crédibles, il y a rien à redire. Bon, la toute fin (la dernière minute du film en fait) m'a pas mal déçue. A quoi bon ??



ATTENTION SPOILER.....
Mettre un « twist » final si bidon et un peu prévisible fait perdre beaucoup de charme à ce film. J'ai bien essayé de réfléchir le pourquoi de cette scène, je n'y vois qu'un vague retournement moral pas très heureux (Jay ne s'occupe pas de sa famille et étant violent, il tue finalement sa femme et son fils). Autre critique, j'ai trouvé quand même limite l'idée de la secte de riches individus se livrant à des pratiques occultes. En tant que fan de films d'horreur, j'aime bien cette imagerie, mais aussi je ne peux m'empêcher de penser à ces théories du complot style Alex Jones (un libertarien américain) qui prolifèrent sur la toile et rendent encore plus opaque la compréhension du monde – et de l'oppression – d'aujourd'hui.

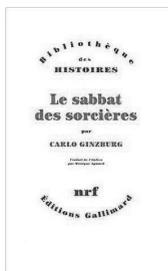
READ BETWEEN THE LIES

Pour ceux qui voudraient aller plus loin sur le sujet de la sorcellerie, voici une petite liste d'ouvrages que j'ai lus qui peuvent intéresser.



Au niveau historique, la bibliographie sur la sorcellerie est très riche. Carlo Ginzburg a effectué de nombreux travaux sur le sujet. On peut citer *Les Batailles Nocturnes*, ouvrage remarquable, très représentatif de son travail (il a fondé le courant de la microhistoire, qui se penche généralement sur un événement, une petite histoire qui paraît peu significative aux yeux de la grande Histoire mais que ces historiens démontrent comme étant imbriquées l'une dans l'autre). Cet ouvrage porte donc sur les paysans du Frioul en Italie fin XVI^e siècle, et plus particulièrement sur certains d'entre eux, les *benandanti*. Ceux-ci sont perçus par la communauté villageoise comme des protecteurs des récoltes contre les forces du mal. Selon leur dire, ils affronteraient des démons et des sorcières dans leurs rêves, et l'issue du combat serait la bonne récolte ou, au contraire, si les démons gagnent, la disette. Les inquisiteurs restent d'abord perplexes devant ses croyances, mais

rapidement ils assimilent les *benandanti* aux figures des sorciers et sorcières inventés par les démonologues. Petit à petit, la culture populaire va finir par changer de point de vue sur ces *benandanti* et va renier cette tradition... C'est vraiment un livre qui se lit très bien, je le conseille même pour des gens qui ne sont pas forcément passionnés d'histoire.



Beaucoup plus ardu par contre est *Le Sabbat des Sorcières*, un ouvrage très dense qui regroupe des interprétations possibles de la sorcellerie par Ginzburg. Je suis un peu resté dubitatif devant la thèse principale qui est que la sorcellerie et le mythe du sabbat viennent de pratiques bien réelles qui se rattachent à une très ancienne tradition des chamans de je ne sais plus quel coin d'Asie, puis dans l'Antiquité classique... Bon, Ginzburg lui-même dit que c'est juste une interprétation possible, il explique dans une excellente introduction qu'il lui restait un matériel considérable sur les bras après ses recherches sur la sorcellerie et que *Le Sabbat des sorcières* est une tentative de rassembler toutes ces données. Mais on va dire que l'ouvrage est très stimulant et impressionnant d'érudition.

Robert
Muchembled
La sorcière
au village
XV^e-XVIII^e siècle



De Robert Muchembled, on peut consulter le très intéressant *La Sorcière au Village*, qui développe une analyse de la sorcellerie en France entre le XV^e et le XVIII^e siècle à partir de documents d'époque. Assez distant de l'analyse de Ginzburg (les deux s'envoient des piques par ouvrages interposés, c'est marrant mais bien sûr très soft, statut d'intellectuel respectable oblige), pour lui on ne peut dire si les pratiques de sorcellerie ont réellement existé ou non, car les seules sources disponibles sont celles de la répression. Il expose dans cet ouvrage la déstabilisation du monde paysan peu avant la chasse aux sorcières (qui commence vers 1560) ainsi que la tension qui en résulte. À partir de nombreuses sources qu'il cite abondamment, il reconstitue le parcours des personnes accusées de sorcellerie (les soupçons, la recherche de la marque du diable, l'arrestation, la torture, l'exécution...), la logique de la dénonciation (qui

fait que généralement il n'y a pas qu'une sorcière exécutée dans un village mais plein d'autres) et pointe du doigt le côté sexiste de cette persécution (à 80% des femmes).

ROBERT MUCHEMBLED

Une histoire
du diable

1985-2006



Toujours de Muchembled, *Une Histoire du Diable* revient sur toute l'histoire de ce personnage (dont la période de la chasse aux sorcières). Perçu tout d'abord par la population comme un démon qu'on peut bernier (à travers les contes populaires), à qui l'on donne des surnoms affectueux, il va peu à peu devenir un personnage maléfique et immonde, qui peut s'immiscer jusque dans les entrailles des fidèles et ce, sous l'influence des démonologues de l'Église mais aussi de l'iconographie chrétienne. Muchembled revient aussi sur le fait que le parcours de la chasse aux sorcières en Europe longe les frontières des royaumes et suit le même tracé que les chasses à l'hérésie : cela s'explique par le fait que, loin des centres de pouvoir, les juges et gens d'Église des zones frontalières voulaient faire preuve de plus de zèle pour bien affirmer leur autorité et celle de l'État. Bon, par contre la fin de l'ouvrage rendra

dingue les fans de cinéma d'horreur à cause de vilaines mésinterprétations et d'erreurs (il confond – oh sacrilège ! – Mario et Lamberto Bava). J'ouvre une petite parenthèse là : sérieux y'en a marre des intellectuels qui parlent de films d'horreur ou de genre parce que ça fait « populaire » ! Muchembled fait à la fin du livre une liste des films ayant trait avec le diabolisme, on retrouve dedans *Les Diaboliques* (c'est quoi le rapport à part le titre ?), *La Horde Sauvage*, *Halloween*, *Terminator*, *Alien*, *Le Loup Garou de Londres*... Bref, que des films qui n'ont AUCUN rapport avec le diable et les sorcières, à croire qu'il les a pas vus. Mais ils ont tous en commun d'appartenir à des genres « mineurs » donc on les met tous ensemble dans la rubrique « Cinéma du Diable »... Grrrrrr... Et c'est pas la première fois que je tombe sur des analyses comme ça dans des bouquins universitaires, le pire étant probablement *Queer Zone 3* de Marie-Hélène Bourcier qui faisait une digression sur l'aspect féministe (!) de *Massacre à la tronçonneuse* (!!) en commençant par une phrase type genre « ce film, un classique du *slasher movie* »... C'est cool, ça fait branché d'aimer des films d'horreur d'il y a 40 ans, par contre ceux d'aujourd'hui on disserte sur les mauvais impacts que ça a sur les jeunes comme lors des « troubles » dans un cinéma de Mantes-la-Jolie il y a quelques mois... Je referme la parenthèse.

Jeanne
Favret-Saada

Les mots, la mort,
les sorts



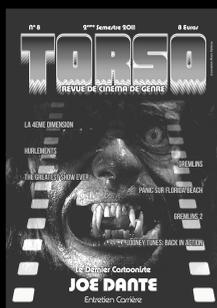
Folio

Sinon, en sociologie, il y a l'excellent *Les Mots, la Mort et les Sorts* de Jeanne Favret-Saada. Elle a étudié pendant plusieurs années les pratiques actuelles de la sorcellerie dans le bocage normand, et il en résulte un travail passionnant. Loin d'une vision négative ou folkloriste de ces pratiques, elle raconte comment il est impossible de parler de la sorcellerie sans se retrouver « pris » dans un jeu de pouvoir entre ensorceleur, ensorcelé et guérisseur. Donc, impossible pour le sociologue de garder son aspect « neutre », neutralité qu'elle critique comme n'étant finalement qu'une fiction. J'ai pris beaucoup de plaisir à le lire et le recommande vivement à toute personne qui s'intéresse aux sciences sociales.

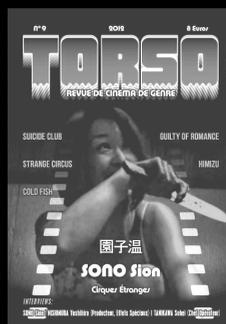


FANZINES

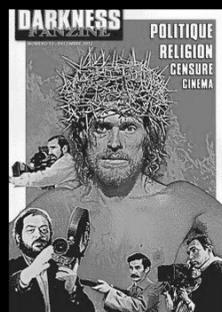
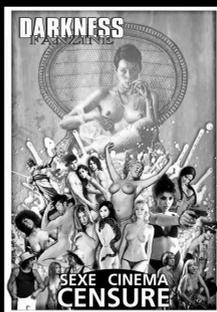
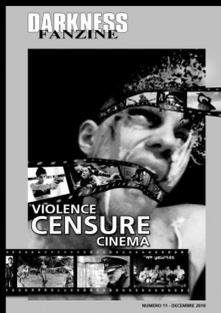
CHERIBIBI n°007 : Comme d'hab', ce zine est impeccable, bien écrit et très dense, ça vous occupe de sacrées journées de train. Je le disais un peu plus haut, il y a un énorme dossier dedans sur les Rape & Revenge, films qui traitent du viol et de la vengeance qui s'en suit. C'est un peu dommage peut être qu'il s'attarde juste sur ceux qui sont un peu plus « progressistes » au niveau du message, j'aurais bien aimé connaître ceux qui sont réac'. En tout cas, ça m'a permis de découvrir pas mal de R&R (et que *Ms.45* n'est pas qu'une chanson des L7 mais aussi un film d'Abel Ferrara). Mais *Chéribibi* ce n'est pas que du cinéma ! C'est aussi des articles improbables sur les aventures littéraires d'un homme au sexe bionique (si, si !), une interview et une nouvelle de Stewart Home (un écrivain skin), des articles sur la musique jamaïcaine... Bref, c'est que du plaisir, j'attends le prochain numéro avec impatience !



TORSO n°8 et 9 : Deux numéros, le premier consacré à Joe Dante et le second au réalisateur Sono Sion. Le ton est parfois un peu trop intellectualisant, mais il n'empêche que ça fait du bien de lire des gens qui se creusent les méninges sur des films. En tout cas, ça m'a permis de redécouvrir les œuvres de Joe Dante sous un angle nouveau, voir de découvrir tout court certains de ses films (le touchant *Panic sur Florida Beach*). Quand au numéro sur Sono Sion, j'ai pas encore tout lu vu que je n'aime pas trop être spoilé sur un film avant de le visionner (je ne connaît que *Guilty of Romance* de ce metteur en scène).



DARKNESS n°11, 12 et 13 : Et ouais, j'avais un gros retard de lecture sur *Darkness* vu que les numéros étaient épuisés pendant un bout de temps... Ces trois numéros sont consacrés au thème de la censure au cinéma, le premier traitant de la violence, le second du sexe et le troisième des aspects politique ou religieux. Chaque fanzine est assez complet. Si peut être on peut faire un reproche à *Darkness*, c'est qu'il manque un peu d'uniformité étant donné la diversité des rédacteurs. Et puis, si le côté juridique est intéressant, je trouve que parfois il se focalise trop dessus : ça donne un côté un peu socdem « vous comprenez mais c'est quand même un progrès l'interdiction aux moins de 18 ans » dont je suis pas trop fan. Enfin bon, il n'empêche que ce sont trois excellents numéros à lire absolument.



DELIVRANCE n°2 : Second numéro pour David, qui édite aussi le zine punk *Mononoke* (le dernier numéro comporte une interview des très bon Anarcolepsia et de The Iron Maidens ainsi que quelques chroniques de films). Encore des critiques diverses et variées, avec cette fois en bonus une interview de l'association Sin Art. Ça se lit très bien, le fait que ce soit juste des chroniques de films mises en vrac sans thématique précise me plait beaucoup (je me suis d'ailleurs pas mal inspiré de la mise en page pour *Trrrashh* !!!). Ça m'a permis de visionner les excellents *Monsters* et *Blood Island*.



METALUNA n°1 : Passage au format revue donc pour *Metaluna*. Et ce premier numéro est très chouette, avec un dossier sur Rob Zombie vraiment intéressant. Bon par contre, l'article sur le porno féminin est pas terrible-terrible quand même, il est un peu inutile. Sinon, évidemment des interviews et chroniques de groupes métal (dont de Frank Frejnik du zine *Slow Death*), une présentation du bouquin de Kirk Hammet de Metallica sur sa passion pour le cinéma bis (vaut mieux qu'il se trouve une autre passion que la musique vu les massacres qu'il pond avec Lou Reed), un entretien avec un des principaux auteurs du *Dictionnaire Tolkien*...

FANGORIA n°319 : Bon, c'est pas un fanzine, c'est un magazine *made in USA*. Je m'étais jamais vraiment posé la question de ce qui existait aux Etats-Unis comme magazine pour le cinéma d'horreur et l'autre jour je suis tombé par hasard dessus, à Paris, dans la librairie Regard Moderne (celle où on croit que toutes les piles de livres vont se péter la gueule). Il date de janvier 2013, donc on a droit à un article assez intéressant sur *Django Unchained* avec une interview de Tarantino, mais aussi sur *John Dies at the End* de Coscarelli ou le prochain *Massacre à la Tronçonneuse* etc. Mais ce qui m'a le plus interpellé, c'est l'attention particulière accordée à de « petits » acteurs comme Jeffrey DeMunn (Dale dans *The Walking Dead*) ou l'ex-actrice porno Traci Lords (une vampire qui doit durer à peine deux minutes à l'écran dans *Blade* – un de mes films cultes quand j'étais au collège). Mais le truc le plus marrant, c'est qu'il y a un récit de Jenny Wright. De qui ? allez vous me demander... Bah, c'est assez drôle, parce qu'il y a quelques semaines, en bon rat de cinémathèque, je suis allé à la projection des *Frontières de l'Aube*. Et genre le premier truc qui me vient à l'esprit quand je vois Jenny Wright à l'écran c'est « Elle, dans un autre film, elle suce un doigt » ! Et me voilà parti pendant des jours à ruminer, en cherchant quel film c'était. Et là je trouve : c'est la groupie dans *The Wall* ! Et justement, dans cet article elle raconte comment son tournage s'est passé (juste deux jours, mais assez éprouvants). Très intéressant, je recommencerais l'expérience. Par contre, les photos sont dégueux (genre ne retenir de *Django* que les images sanguinolentes, c'est un peu débile).





I - Le Survival

II - Le Folk Horror